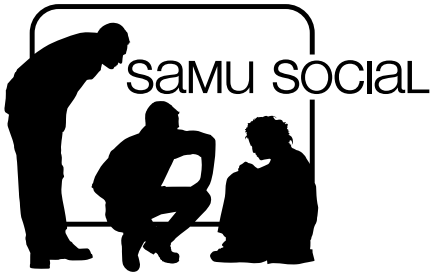
Samu Social
Ville de Marseille



Ce livret a été réalisé par les étudiants de 3e année de l'Institut Européen de Journalisme de Marseille en partenariat avec le Samu Social de la Ville de Marseille

Pour prolonger la découverte des actions du Samu Social, rendez-vous sur le site Internet développé pour l'occasion par l'équipe rédactionnelle de l'IEJ Marseille :

www.ecs-marseille.com

IEJ INSTITUT EUROPÉEN DE JOURNALISME

Le sommaire

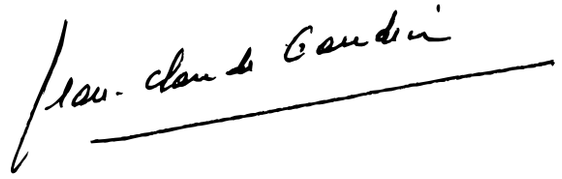
- **Un Samu Social unique** p. 5 à 15
- **Vivre en foyer** p. 16 à 38
- **La santé dans la rue** p. 39 à 50
- **Les partenariats** p. 51 à 66
- **Grandes actions** p. 67 à 72

Le mot du Maire

© Ville de Marseille

« Je suis heureux que l'Institut Européen de Journalisme de Marseille ait retenu le Samu Social de la Ville de Marseille comme projet pédagogique annuel de fin d'études.
Dès mon arrivée à la tête de la municipalité, j'ai créé ce service, unique en France avec celui de Paris, qui a démontré son utilité sociale et humaine au quotidien. La générosité des Marseillais participe à soulager la détresse des plus vulnérables grâce à leurs dons en tous genres. Continuons à nous mobiliser pour rendre l'espoir à ceux qui souffrent. »

Jean-Claude Gaudin
Maire de Marseille
Sénateur des Bouches-du-Rhône



L'édito

Mettre en lumière, c'est extraire de l'obscurité ce que l'on ne voit pas ou que l'on ne veut pas voir. C'est sans doute l'intention qui a guidé ces jeunes journalistes de l'Institut Européen de Journalisme quand ils choisirent comme projet de fin d'études, de sortir de l'ombre le travail patient de ces hommes et femmes qui quotidiennement soulagent ceux que la misère écrase.
En parcourant ce magazine on découvre les structures mises en place par la municipalité comme le Samu Social, les Unités d'Hébergement d'Urgence.
Marseille est la seule municipalité à s'être dotée de ces brigades sociales qui travaillent jour et nuit à redonner un peu de dignité aux sans-abri, en partenariat avec les nombreuses associations qui œuvrent dans Marseille.
Le reportage qui suit est le résultat d'une enquête de plusieurs semaines. Il est le fruit d'une triple expérience :
- professionnelle pour cette dizaine de jeunes journalistes qui signent là leur premier long reportage,
- politique, au sens noble, où l'on voit combien il est complexe de gérer la déshérence d'une partie de la population et l'exaspération de ceux que la misère dérange,
- humaine riche avec ces hommes et ces femmes qui méritent toute notre attention.
Je remercie personnellement tous ceux qui ont contribué à réaliser ce magazine et ce site Internet imaginé pour le Samu Social. Ils permettront de célébrer la bonté et l'abnégation de tous ces acteurs silencieux qui travaillent à rendre Marseille toujours plus humaine, plus accueillante et plus généreuse.

Xavier Méry
Adjoint au Maire, délégué à la Solidarité
et à la Lutte contre l'Exclusion, Samu Social

© Ville de Marseille

“Allo, ici le standard du Samu Social”

© Ville de Marseille

Le 115 reçoit chaque jour quantité d’appels qu’il bascule vers le standard du Samu social. Beaucoup pensent que le numéro n’est actif que l’hiver mais à Marseille c’est toute l’année que le Samu Social est au bout du fil.

“*Samu Social bonjour !*" Cette phrase Christophe, le standardiste, la répète tout au long de l’après-midi. Le Samu Social de Marseille a une spécificité, il a son propre standard. Le 115 est le numéro national d’urgence et d’accueil des personnes sans-abri. Un numéro d’urgence au même titre que le 17, le 18 ou le 15. En appelant ce numéro, les personnes sont directement basculées vers Christophe ou l’un de ses trois collègues. Autre particularité de cette centrale d’appels, elle est ouverte tous les jours, 365 jours par an, de 5h à 1h du matin.

"Que ce soit des particuliers, des SDF ou le 115, je réponds à chaque personne le plus professionnellement possible. Je demande également les informations sur la personne que les voitures doivent récupérer et le lieu où elle se trouve", confie le jeune standardiste. Une fois les informations en main, il saisit la radio et communique les renseignements à la voiture la plus proche. Le véhicule récupère la personne en situation précaire et l’amène dans un centre d’hébergement.

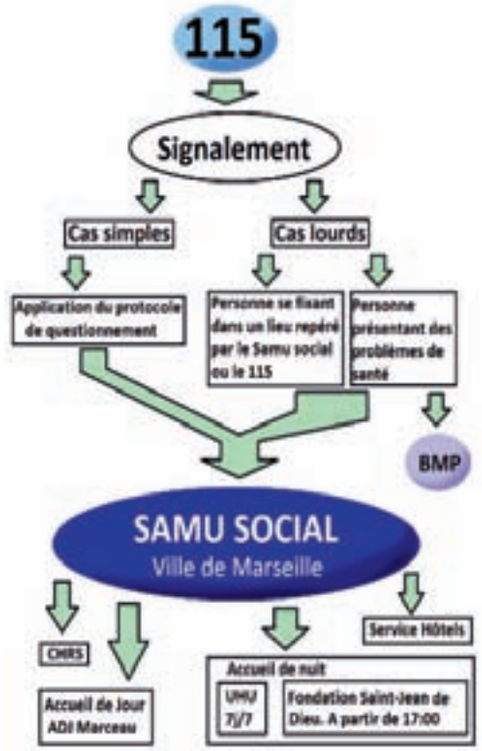
La principale mission de Christophe : dispatcher les voitures sur les différents endroits où les SDF attendent les véhicules pour leur transport vers un endroit où dormir.

Christophe répond aux personnes qui appellent et traite leur demande dans les plus brefs délais. Mais le régulateur a une autre fonction tout aussi importante.

"Tenir à jour la main courante"

"Voiture 5 à PC ". Comme avant chaque tournée, les voitures sortantes appellent Christophe sur la radio. Le standardiste répond afin de noter le nombre de kilomètres sur un cahier. À chaque sortie, les informations de kilométrage, les points de rendez-vous avec les SDF et les destinations sont notées sur le cahier des charges. *"Tenir à jour le cahier de la main courante est très important. Cela nous a permis de voir les abus de certains marginaux ou particuliers. Les gens nous appelaient, on se déplaçait mais quand les voitures arrivaient sur place, il n’y avait plus personne. C’est pour cela que maintenant on demande aux personnes de ne pas bouger ou aux SDF de rester sur place afin de les trouver facilement"*, explique Christophe.

© Elisa Philippot



Le téléphone sonne, un autre SDF que le Samu social doit récupérer au Centre Bourse. *“C'est toi, Germinal ?”*, demande Christophe.

L'homme au téléphone acquiesce et le standardiste lui annonce qu'une voiture va venir le chercher. *“À force de les avoir au téléphone, on commence à bien les connaître. Il reste souvent dans le même secteur, du coup, c’est plus facile pour nous de les retrouver mais également de reconnaître la personne que l’on a au bout du fil.”*

Même si c’est l’hiver que Christophe reçoit le plus d’appels, au printemps ou en été, la ligne est loin d’être muette. Les SDF ont besoin d’aide toute l’année.

Florent Peyre

Samu Social Story

C'est à Paris que le Samu Social a fait son nid. Créé en 1993 par Xavier Emmanuelli, médecin et militant humaniste, il a depuis pour but premier de lutter chaque jour contre la misère des plus vulnérables. Mais comme Marseille aime se distinguer, la ville s'est permis d'inventer un Samu Social unique en son genre.

© Virginie Lecable

En 1997, le nouveau Maire de Marseille, Jean-Claude Gaudin, décide de créer un Samu Social qui sera municipal.
Une première. Pourquoi l'intégrer à la ville ? La misère ne prend pas de congés, pourquoi le Samu Social en prendrait-il ? Grâce à la municipalité, l'association fonctionne donc désormais "365 jours par an, de jour comme de nuit", se réjouit René Giancarli, son directeur.
"Chaque personne du Samu Social est fonctionnaire volontaire et salariée de la mairie. 350 élèves des lycées professionnels accompagnent les équipes du Samu Social, chaque année, au cours de leur stage en entreprise."
Le Samu Social a débuté et fait ses premières armes avec une petite équipe de neuf personnes. Au départ, seules des maraudes à pied de jour et de nuit, étaient organisées. Mais, très vite, l'organisation avec plus de moyens a su se développer. Le Samu Social a fait l'acquisition d'un véhicule puis de plusieurs, ce qui l'a rendu bien plus présent sur le terrain. Aujourd'hui, avec 16 véhicules au moins, il a enfin les moyens de ses ambitions premières : aider dans l'immédiat tout en donnant une chance de s'en sortir et de regagner une place dans la société.

Œuvrer pour les sans-abri, c'est aussi les protéger de leur environnement immédiat. Parce que la période des fêtes accroît douloureusement ce sentiment d'exclusion, en 2001, le Samu Social marseillais a mis en place une distribution de colis de Noël pour que personne ne reste à l'écart. Mais les fêtes de fin d'années sont aussi synonymes d'hiver.

Ainsi, dès que cela a été possible, en 2003, le Samu Social marseillais s'est lancé dans une action de bien plus grande envergure : le Plan Hivernal, axé autour de la mise à disposition d'un gymnase, celui de Saint-André. Un dispositif exceptionnel qui a enfin permis d'accueillir un nombre conséquent de SDF pour les mettre à l'abri des grands froids.
Mais comme en Provence le calvaire caniculaire de l'été peut être lui aussi tout aussi redoutable, cette même année 2003 le premier plan canicule a été mis en place. Dès le 1er juillet, des équipes spéciales sillonnent la ville et délivrent tout azimut de l'eau potable aux sans-logis, où qu'ils soient sur la commune.
Après plus de 10 ans d'existence, 2005 est aussi une année marquante sous le signe du renouveau pour le Samu Social marseillais. Un renouveau incarné par un homme, René Giancarli.
Ancien policier, il prend la direction de l'association, à la demande de Jean-Claude Gaudin, et change en profondeur son fonctionnement. *"Quand je suis arrivé, le service aspirait à se développer avec toute l'équipe. Nous avons exploré toutes les portes, rencontré tous les partenaires, rénové les locaux, aménagé les horaires d'intervention afin d'être au plus près des sans-abri"*, explique-t-il. Le Samu Social entre alors dans une nouvelle ère. Mais le Samu Social c'est aussi une histoire de partenariats. 2006 sera une année phare, avec l'Éducation nationale tout d'abord.
Les équipes vont alors dans les écoles afin de sensibiliser les jeunes à la misère, véritable priorité du service.

© Ville de Marseille

© Virginie Lecable

© Canèle Bernard

Le Tribunal de Grande Instance devient aussi un partenaire.
Environ 120 personnes par an effectuent des travaux d'intérêt général. Une relation avantageuse pour les deux parties : *"Il nous arrive d'aider les travailleurs que nous recevons car ils sont souvent dans une situation difficile. Nous leurs donnons parfois des vêtements, des adresses…"*

La force du service est d'évoluer au rythme de la précarité. Depuis plusieurs années, ce visage évolue, avec notamment une augmentation importante de femmes SDF, qui engendre de nombreuses violences dans les centres d'hébergements. Réponse immédiate, avec l'ouverture en janvier 2012 de l'école Saint Louis, qui n'accueille que des femmes.

Trop longtemps négligé, le secteur médical est en plein développement. Une infirmière devrait intégrer les maraudes courant 2014 pour traiter la "bobologie" et surtout détecter si la personne a besoin de soins. Une partie plus affinée par le Samu Social parisien, Marseille sait aussi s'inspirer de la capitale.

Guillaume Lopez

À l'international

Comme la misère, le Samu n'a pas de frontière et agit tout autour du globe depuis 1998, date de la création du Samu Social International par le docteur Emmanuelli. Depuis, de nombreuses structures se sont établies à l'étranger, notamment sur le continent africain, veillant toujours au bien-être des plus démunis.

Rencontre réalisée dans le cadre "EPRUS"

© Ville de Marseille

Le Samu Social en chiffres

Le Samu Social de Marseille, c'est l'aide, l'acheminement et la réinsertion d'un public précaire. Mais ce sont aussi des besoins et des outils, sans lesquels il ne pourrait répondre à la demande. Coup d'œil sur la logistique du service aux mille visages

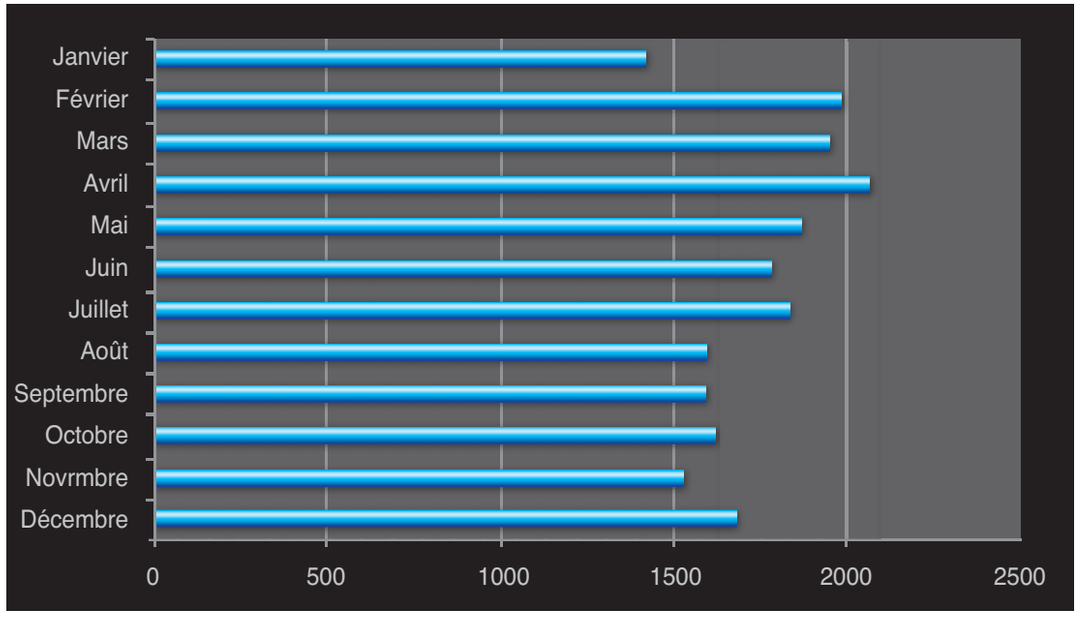
© Virginie Lecable

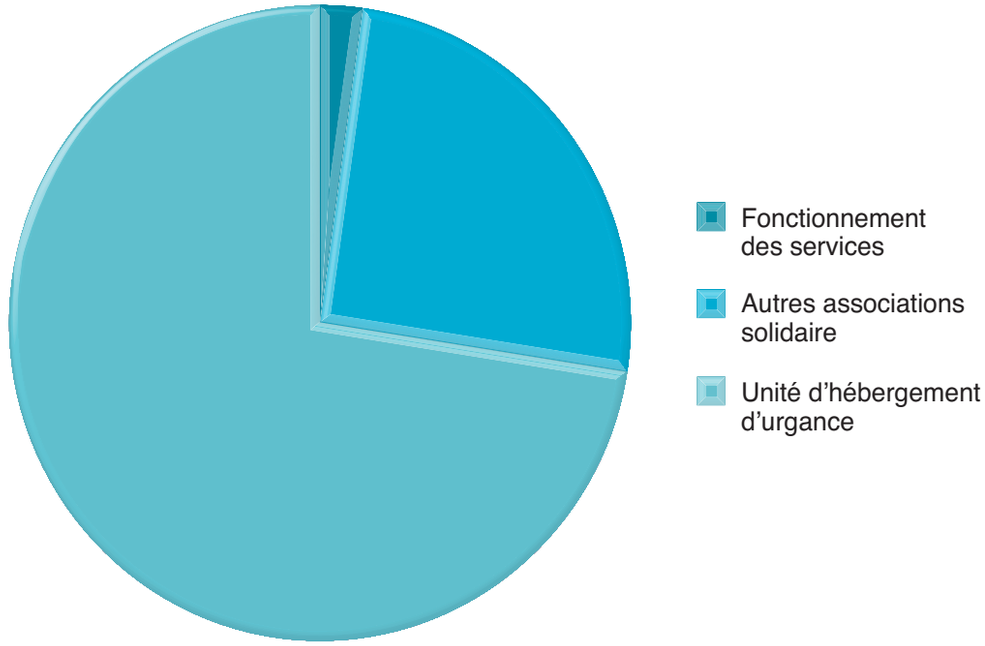
★ **16**
Véhicules. L'outils indispensable. Pour faire le lien entre les personnes précaires et les centres d'accueil.

▲ **20**
Postes radio HF. Pour garder la communication en permanence entre tous les salariés.

70
Personnes. Qui donnent chaque fois un peu plus de leur temps et de leur énergie pour ceux qui en ont besoin.

Le nombre d'appels reçu par le Samu Social en 2013





"L'UHU de la Madrague-Ville, représente les 3/4 de nos subventions"

René Giancarli, directeur du Samu Social

© Ville de Marseille

Marseille sans frontières

Rencontre avec des infirmières belges

Comme la Canebière, le Vieux-Port ou la Bonne Mère, le Samu Social marseillais attire "son monde". Depuis sa création en 1997, l'originalité de son fonctionnement a suscité la curiosité.

Le Samu Social marseillais est une véritable attraction. Chine, Suède, ou encore Norvège se sont déjà déplacées afin de piocher des idées dans le fonctionnement particulier de ce Samu. Démunie de Samu Social il y a encore quelques années, l'Algérie a aussi fait le déplacement de ce côté-ci de la Méditerranée et s'est inspirée de l'exemple marseillais.

"On a eu plusieurs fois des échanges, on a beaucoup travaillé avec les Algériens pour les aider à créer leur propre Samu Social et surtout le faire évoluer avec eux au fil du temps", explique René Giancarli, directeur du Samu Social de Marseille.

Au printemps dernier, une délégation d'étudiants infirmiers belges est venue à son tour en visite à Marseille. Une conférence de bilan sur la précarité à Marseille et les actions menées par le Samu Social leur a fait prendre conscience de la situation.

Les étudiants infirmiers sont restés interloqués, par le fonctionnement de l'organisation mais aussi des problèmes auxquels Marseille doit faire face. *"Déjà chez nous à Charleroi, il n'y a pas de Samu Social. Il se situe seulement à Bruxelles. Nous avons quand même des associations qui luttent contre la précarité",* explique une étudiante.

Mais les différences ne s'arrêtent pas là. *"La façon de traiter la précarité n'est pas du tout la même dans les deux pays, notamment au niveau des sans-papier."*

Pas de papiers, pas d'aide. Telle est la réalité en Belgique. Un sans-abri qui n'a pas ses papiers en règles, ne peut malheureusement pas bénéficier d'aide ou du fameux CPAS (Centre Public d'Action Sociale) qui œuvre contre la précarité.

Bien sûr, la ville belge tente tant bien que mal de soutenir les errants. Si le système de maraude est inédit pour eux, l'Urgence sociale de Charleroi, peut permettre le transport des sans-abri et leur hébergement, mais les places restent très limitées et les conditions d'admission relèvent, encore une, fois du CPAS.

Guillaume Lopez

© Virginie Lecable

À Marseille, en rade

Matin et soir, le Samu Social parcourt la ville à la rencontre des personnes vivant dans la rue. Les équipes sont sur le terrain tout au long de l'année. La maraude : une mission cruciale.

Gants, gel assainissant, radio reliée au poste de contrôle du Samu Social... Il est huit heures, Julien, agent de maraude, termine de préparer le petit camion cinq places. Dans le coffre, il range minutieusement son outil de travail le plus précieux : la glacière. À l'intérieur, tout y est, café, gâteaux, sucre, thermos d'eau chaude. À côté de la caisse bleue, un grand sac de croquettes. *"J'en donne aux personnes dans un petit sachet, pour leur chien"*, explique Julien en claquant la double porte arrière. D'un appel radio, il prévient ses collègues de son départ et enclenche le moteur.
Direction le centre-ville. *"Une grande partie des SDF se trouve là-bas pour faire la manche. Normal, il y a plus de passage, donc plus d'argent",* explique t-il. Premier arrêt dans une petite rue, tout près du Vieux-Port.

Soir et matin, été comme hiver

Le véhicule garé, la mission commence. *"Au printemps, les matins sont encore frais. Aussi, de huit heures à midi, je marche dans Marseille pour proposer des petits encas aux personnes qui refusent de se rendre dans les accueils de jour. C'est également l'occasion de partager un contact humain avec eux. L'après-midi, il fait beau et chaud. Les gens bougent et préfèrent rester à l'extérieur plutôt qu'aller dans un centre d'accueil ou d'hébergement. Les maraudes du soir, elles, ont avant tout pour mission de convaincre les SDF de se rendre à l'Unité d'Hébergement d'Urgence (UHU), ou vers d'autres centres. Histoire de pouvoir manger, prendre une douche et se reposer… En hiver, nous sommes beaucoup plus présents en journée."*
Julien sort la glacière du coffre, il sait où aller, droit devant sur les marches d'un bâtiment. Là, trois matelas sont alignés, chacun entre deux colonnes. Sur l'un d'entre eux, un homme se réveille et répond encore groggy au bonjour du maraudeur. *"La santé, ça va ? Je vous sers un café ?"*, demande Julien en pointant le thermos. *"Oui, merci"*, répond Gérard, SDF depuis quatre ans. Les deux hommes discutent et le maraudeur demande à son interlocuteur s'il a besoin d'autre chose : pull, veste, couvertures... Avant de le quitter, il lui remet un guide des adresses d'aide et de secours utiles à connaître sur Marseille : le Guide de l'urgence sociale.

Bien se connaître…

La marche reprend. L'étape qui suit est un bureau de tabac que Julien connaît bien. *"On passe ici parce que le patron connaît les personnes qui viennent régulièrement faire la manche devant son commerce. Donc je prends des nouvelles pour savoir qui il a vu récemment, si quelqu'un a été envoyé à l'hôpital. Toutes ces connaissances, commerçants, habitants du quartier… constituent le carnet de contacts des maraudeurs"*, explique l'agent en reprenant la marche. Il va de lieux en lieux habituellement fréquentés par les SDF, une cartographie qu'il connaît par cœur. *"Les équipes de maraudes créent le lien. Petit à petit, on les voit mais ils nous voient eux aussi tous les jours." "Eh ! Je veux du café"*. Julien est interrompu par un jeune homme qui se dirige droit sur lui, une bouteille d'alcool entamée à la main. Derrière, les personnes avec lesquelles il était assis le regardent faire.

© Virginie Lecable

Le "SDF" ne s'encombre pas de politesses, il exige presque de l'agent ou qu'il lui fournisse des produits d'hygiène. Aujourd'hui, il n'y en a pas. *"En attendant si tu veux j'ai ça"*, propose Julien sans se démonter en lui tendant une bouteille de gel assainissant. Refus catégorique, l'homme s'échauffe et commence à suivre le maraudeur en sous-entendant qu'il lui ment, avant de finalement laisser tomber et partir. *"Dans ces cas-là, il faut toujours rester calme et ne pas chercher à argumenter trop longtemps. Lorsqu'ils décident de tourner toutes tes phrases contre toi, ce n'est pas la peine de continuer pour rien…"*

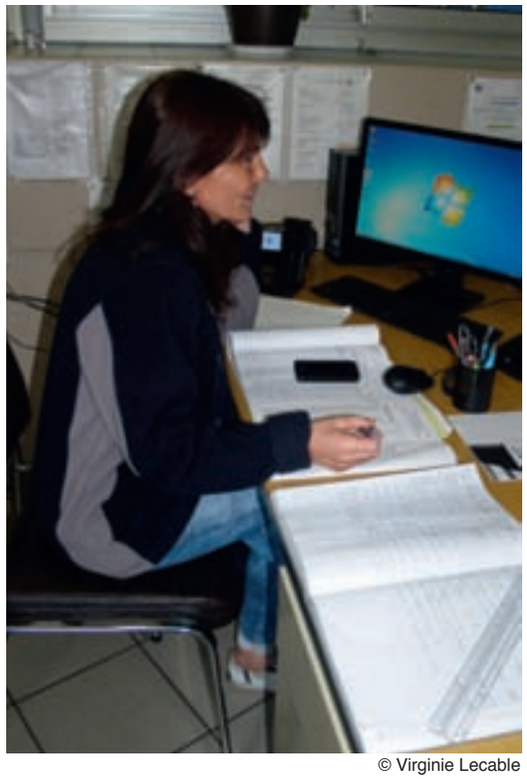
Garder le contact…

En haut de la Canebière, l'agent du Samu Social aperçoit Sarah*, une vieille dame qu'il a l'habitude de voir là, assise sur un carton. Elle fait la manche à l'ombre, emmitouflée dans un grand manteau qu'elle tient bien serré pour se protéger du froid. Pas question pour elle de se mettre au soleil. *"Il y a la sortie de métro de mon côté, donc plus de monde et plus d'argent."* La vieille femme raconte qu'elle sort tout juste de l'hôpital après une opération. Mais à nouveau sur pieds, elle a aussitôt repris la manche, tous les matins. Sarah est rapidement rejointe par une amie, Cati et son petit chien dit Lulu. Méfiante, la nouvelle venue répond au bonjour de Julien par un sourire un peu crispé et élude rapidement le sujet de la blessure qu'elle a au visage. L'une à côté de l'autre, les deux femmes discutent entre copines pendant que le maraudeur leur sert un café et des gâteaux. Julien n'est pas pressé, il sait qu'il faut du temps pour mettre en confiance. Et ça marche. La maîtresse du petit chien, Lulu, se détend progressivement. Elle sourit plus volontiers. Mais c'est Sarah qui ouvre le débat. *"Dites, est-ce que vous pourriez me ramener une polaire? Vous savez, avec la capuche là..."*, lance-t-elle en faisant mine de rabattre le capuchon sur sa tête. En entendant Julien accepter, Cati ose du coup demander, elle aussi, de quoi se couvrir. Le maraudeur sort de sa poche un téléphone portable, se met en contact avec d'autres équipes du Samu Social, pour faire passer le message et fixer un point de rendez-vous, où des agents remettront à Cati ce dont elle a besoin. *"Lorsqu'ils n'ont pas de téléphone ou d'endroit en particulier où on peut les trouver, on s'entend sur une date, une heure et un point de rendez-vous. Comme on vient de le faire avec Cati"*, explique Julien en repartant vers le camion du Samu Social.

Elisa Philippot

** Le prénom a été changé*

© Virginie Lecable



© Virginie Lecable

Maraude

Contrairement à son sens premier plutôt négatif, la maraude a pris aujourd'hui un sens très positif. Grâce à elle, le contact se noue entre les équipes du Samu Social et les gens dans le besoin.

© Elisa Philippot

Mission transport

Outre les maraudes, les équipes du Samu Social ont également pour mission de transporter les personnes les plus démunies jusqu'aux différents centres d'accueil et d'hébergement de Marseille. À bord des plus grands modèles de camions, les agents, en général par deux ou trois, sont en liaison constante avec le Poste de Contrôle. À l'autre bout de la ligne, le standard communique les informations nécessaires comme le nom ou le prénom des SDF que les équipes doivent retrouver, ainsi que les lieux où les conducteurs doivent les emmener. Dès qu'un sans-abri est récupéré et installé à l'arrière du camion, pouvant accueillir jusqu'à cinq personnes, les agents contactent le PC pour qu'il enregistre l'heure et établisse un suivi minutieux des missions.

"La gestion du temps a une grande importance", explique Laurent, agent depuis près de 16 ans au Samu Social. *"Il faut se rendre rapidement sur place pour récupérer les hommes et les femmes à emmener dans les différentes structures de Marseille. Le transport représente une part importante des missions."*

E.P.

Les nouveaux visages de la précarité

© Simon Viens

Depuis une décennie, la population de Sans Domicile Fixe a beaucoup évolué : plus de jeunes, plus de personnes âgées, plus de femmes et plus de travailleurs. État des lieux

Lorsque René Giancarli est devenu directeur du Samu Social il y a neuf ans, l'organisation accompagnait les "clochards" comme on les appelaient à l'époque. À l'époque, beaucoup étaient SDF depuis des années, de grands marginaux qui passaient leur vie dans la rue. Mais ça, c'était avant. Selon le directeur, depuis environ six ans la précarité a changé de visage.

D'après l'Insee, le nombre de SDF a augmenté de 50% entre 2001 et début 2012. *"Nous avons vu arriver beaucoup de précarité venant de l'emploi,* explique René Giancarli. *Licenciement, harcèlement au travail obligeant à la démission et faisant perdre pied à ses victimes. Un divorce ou une rupture peuvent également précipiter une personne dans la précarité."*

Dans le département des Bouches-du-Rhône, plus de 7000 personnes ont demandé un hébergement d'urgence en 2013. Un sur sept était un enfant. La raison la plus souvent citée pour la demande est la rupture avec la famille et les amis, suivie du départ du pays d'origine et de la perte du logement. À Marseille, le Samu Social s'occupe d'environ 1 800 personnes chaque année.

La faute à la crise ?

L'un des changements majeurs depuis quelques décennies reste celui de l'explosion des travailleurs sans domicile : un quart des adultes SDF a un emploi (Insee, 2012), la majorité est en CDD (24%), en travail temporaire (15%) ou sans aucun contrat (22%). Ces emplois sont souvent peu qualifiés et, pour la moitié, seulement à temps partiel : 37% chez les hommes, 63% chez les femmes.

25%
des SDF majeurs ont plus de 50 ans (Insee)

Plus touchées par la crise, les femmes sont en effet de plus en plus nombreuses dans la rue. Alors qu'il y a une dizaine d'années. Celles-ci représentaient seulement 20% des SDF, ce chiffre a aujourd'hui doublé. On trouve aussi régulièrement des jeunes filles jetées à la rue parce qu'elles sont enceintes. Pour s'adapter à ce nouveau public le Samu Social et ses partenaires ont créé de nouveaux centres, comme celui de l'école Saint-Louis.

26%
des SDF majeurs ont entre 18 et 29 ans (Insee)

Plus de jeunes, plus de personnes âgées

Autre constat, plus de jeunes, et notamment ceux qui sortent de prison. "*Aujourd'hui le système carcéral accueille trop de prisonniers",* explique le directeur du Samu Social. *"Ils n'ont plus ni le temps ni les moyens pour la réinsertion, devenue très difficile. Les familles, déjà pauvres, n'ont pas forcément envie de reprendre ces jeunes chez elles. Nous avons dû revoir notre prise en compte psychologique pour les relancer et ressouder les liens avec leur famille."*

À l'opposé, de plus en plus de personnes âgées sont sans logement à cause de retraites trop minces ; notamment des femmes suite au décès de leur mari. Le chômage des seniors est également une cause importante. S'il y a encore peu de SDF âgés par rapport à leur présence dans la population totale (47% des Français ont plus de 50 ans), leur nombre s'accroît rapidement : en 2001, ils ne constituaient que 2% des SDF. Ils sont aujourd'hui 25%.

Elise Lasry

Un jour en gare

© Simon Viens

Le Samu Social toujours à quai

© Canèle Bernard

Saint-Charles, point de rendez-vous dans une vie de vagabond. Depuis 2010, une convention a été signée avec la SNCF. Les égarés savent désormais à qui parler.

Au sein de cette foule immense de voyageurs, les sans-abri passeraient presque inaperçus. Mais de temps en temps, ils créent quelques désagréments. Rarement, mais assez pour gêner les usagers, expliquant la création du partenariat entre le Samu Social et la SNCF.

Depuis 2010, deux équipes du Samu Social effectuent leur maraude en gare, une le matin et l'autre l'après-midi.

"Les gares ont de tout temps fait office de refuge, parce qu'il y a un toit, parce que c'est un lieu d'abri en plein cœur de la ville", explique Phillippe Dijol, manager de l'engagement social à la SNCF.

"Il y a en permanence une vingtaine de précaires, de SDF sur la gare. Face à cette problématique, la SNCF a voulu apporter une réponse sociale et humaine, qui a débouché sur une convention avec le Samu Social."

"Ici il y a des toilettes, du café de l'eau potable... Essayez de trouver de l'eau potable à Marseille", explique Gilles, SDF, qui passe ses journées à la gare depuis qu'il a quitté l'Unité d'Hébergement d'Urgence de la Madrague Ville, il y a deux mois.

"Nous voulons éviter que certaines personnes puissent rester 7 ou 8 ans ici, il peut arriver qu'elles s'enkystent. Les agents du Samu Social font un formidable travail de fourmi. Sans eux, ces personnes en difficulté n'auraient pas d'interlocuteur du monde extérieur, et le lien serait définitivement rompu", raconte Philippe Dijol, citant l'exemple de cet homme en fauteuil roulant, méconnaissable depuis que le Samu Social l'a pris en charge. Désormais, il s'occupe d'enseigner le jeu d'échecs dans une association.

Salle Voltaire ou Salle Rimbaud

© Simon Viens

Ils sont nombreux à profiter du soleil à l'extérieur de la gare. Ils sont peu à rester sur les quais. Cette gare est un lieu de mouvement. Difficile de trouver qui que ce soit sans compter sur la chance. Si ce n'est lorsqu'on a pris rendez-vous Square Narvik, ou que l'on entre salle d'attente Arthur Rimbaud. C'est souvent par là que commencent les maraudes, toujours à pied et sans distribution de couverture, car nul n'est censé dormir en gare.

"C'est peut-être un nouveau départ"

La salle d'attente Voltaire est peu connue du public. Située au bout d'un quai, c'est un endroit de passage pour les voyageurs qui peuvent y trouver de la lecture et s'y restaurer. C'est sur la terrasse que nous retrouvons Rumene et Nasko, deux Bulgares. Ils sont venus trouver du travail, l'un est routier, l'autre maçon. Tous deux avaient un emploi en Bulgarie, Nasko a même une fille au pays, mais il ne gagnait pas assez, même pour survivre. Stéphanie, agent du Samu Social, les aide à faire les démarches administratives nécessaires pour s'inscrire à Pôle Emploi, avoir un compte en banque, une adresse, un numéro de sécurité sociale... Depuis un mois ils remplissent des formulaires. *"Vous verrez, c'est ça la France"*, rigole Stéphanie. *"Nomenclatura"*, répond Nasko, rieur. Pour eux, il existe une porte de sortie à la précarité. C'est un long chemin mais à force de patience et d'effort certains y parviennent.
"Rumene et Nasko sont extrêmement motivés, c'est un plaisir de les aider", confie Stéphanie.
L'administratif est une partie du travail des agents du Samu Social, et pour en expliquer les subtilités, la Gare Saint-Charles est un bon lieu de rendez-vous. De tous les coins de la ville, Rumene et Nasko savent la retrouver.

La salle qui sert d'abri aux SDF porte le nom d'un poète en déshérence. Il mourut à Marseille après avoir reçu des soins à l'hôpital de la Conception, celui-là même qui accueillait les sans-abri.
La salle d'attente Arthur Rimbaud est la plus fréquentée de la gare avec la billetterie. Elle est centrale, bien en vue. Au milieu de cette salle inaugurée en fanfare par Patti Smith, en novembre 2011, vous ne verrez pas de SDF. Ils ne souhaitent pas qu'on les voit. Mais ils sont là, assis sur les bancs qui jouxtent les murs de la salle.
Sécurité et confort sont difficilement conciliables quand on cohabite avec des SDF. Parfois, les usagers se plaignent, comme lorsqu'un homme décide d'uriner dans un coin. L'hygiène justement, les agents du Samu Social en font un point d'honneur. *"Des habits propres, une douche, ça change la vie",* confirme une jeune femme SDF.
Tout n'est pas parfait. Tel vétéran de la rue refuse de se doucher, cette vieille dame aux cheveux blanc refuse même de parler. Pour Gilles, "*la salle d'attente, c'est une salle de repos. La nuit, à l'extérieur, on ne dort pas, alors on vient ici se reposer. C'est calme et surveillé"*.
Il n'a pas fermé l'œil de la nuit, cramponné à ses affaires. *"La nuit, à partir de 22 h, il faut quitter les gares. Elles attirent d'autres rôdeurs le soir, des gens plus dangereux"*, confie-t-il.
Les agents du Samu Social ne font guère que quelques pas entre deux interventions. Tout le monde les connaît ici. Gilles, Rumene et Nasko, Alain alias Geronimo, Jérome, Ramzy... Jeanne et Stéphanie, sont, avec tant d'autres, les habitants de la gare. Certains ont oublié depuis quand ils la fréquentent, d'autres jurent qu'ils quitteront bientôt ses quais. Demain, encore, les agents du Samu Social viendront leur porter assistance. Demain, encore, les agents du Samu Social trouveront de nouveaux égarés Gare Saint-Charles.

Simon Viens

© Simon Viens

© Canèle Bernard

Apache en LIBERTÉ

Parvis de la Gare Saint-Charles, un après-midi de mai, Geronimo discute avec ses amis, comme tous les autres jours de l'année. Tous les jours ou presque. Il vient juste de sortir de prison. Trois mois aux Baumettes pour délit de fuite. *“J'étais bourré”*, dit-il.
Geronimo, c'est son surnom. *"Un hommage au premier peuple exterminé par les blancs."* En réalité, il s'appelle Alain. Quand on lui demande d'où il vient, il répond, sourire narquois, frondeur : *"Je suis citoyen du monde, et toi ?"*
Couvert de nombreux tatouages, il a même son numéro de Sécurité Sociale gravé dans le dos. Un souvenir de prison. *"Parce que tu vois, on n'est que des numéros."*
Il raconte son histoire : une moto, une voiture, une maison, un travail dans les Vosges. Une situation. Puis, en 2008, terminé, il quitte tout, claque la porte et se retrouve à Marseille.
Que lui est-il arrivé ? D'où lui est venue cette envie de mettre les voiles, pour, au final, vivre dans la rue ?
“Je suis plus heureux comme ça”, rétorque-t-il. Peut-être est-ce vrai. Alors, tous les jours, il retrouve sa *"bande de potes"* sur le parvis de la Gare Saint-Charles. Il y croise aussi les agents du Samu Social. *"C'est grâce à eux que l'on vit bien"*, souffle-t-il, avant de nous lancer, droit dans les yeux : *"Je suis un Terrien, un habitant de la terre, et j'aime la vie que je mène."* Geronimo est un homme libre. Un homme qui semble heureux.

Simon Viens

Femmes aux foyers

Elles sont de plus en plus nombreuses, mais toujours motivées pour s'en sortir. À Marseille, les centres d'accueil et d'hébergement tentent d'offrir aux femmes soutien et sécurité.

Une petite entrée discrète, une cour intérieure couvée par la statue de la Vierge Marie, l'accueil de jour pour femmes. La Fontaine Saint-Vincent se présente comme un véritable havre de paix au cœur de la circulation dense du boulevard Baille. Douches, lessives, collations, depuis 1994, l'association offre un accès à l'hygiène à une vingtaine de femmes démunies par jour, mais pas seulement. Lieu de vie avant tout, l'accueil propose de nombreuses animations pour recréer un lien social, collectif avec ces personnes.

© Manon Mathieu

Au jour le jour

Peinture, couture, cuisine ou simples moments de détente et de discussion autour d'un café, prêt du chauffage en hiver, sur la terrasse ensoleillée les beaux jours. *"Pour beaucoup de femmes, nous sommes leur deuxième maison"*, explique Marie-Thérèse Prud'homme, gérante du lieu.

© Manon Mathieu

Ouvert désormais seulement les lundis, mercredis et vendredis, faute de bénévoles, l'accueil de jour organise également des sorties, des après-midi de jeux pour les enfants et une kermesse, à la fin du mois de mai. Les femmes y vendent leurs tableaux ou ouvrages textiles, *"l'occasion de récolter quelques fonds pour rénover le local"*. De tous âges, de toutes cultures, les nécessiteuses sont accueillies à bras ouverts. *"On exige qu'elles viennent avec un papier d'une assistante sociale pour que l'on connaisse leur histoire et leur besoin, mais nous ne refusons personne pour autant"*, précise Marie-Thérèse Prud'homme. *"Notre porte est toujours ouverte."* Du moins pendant les heures d'accueil.

À l'école des femmes

Où dormir ? La première des questions dans la rue. Depuis deux ans, les femmes isolées ont quitté la mixité au sein de l'Unité d'Hébergement d'Urgence (UHU) de la Madrague-Ville pour se retrouver, entre elles, au sein de l'ancienne école Saint-Louis. Prêtée par la Ville de Marseille et gérée par l'Armée du Salut, la structure haute de trois étages est restée en l'état : une douzaine de lits ont remplacé les bureaux d'écoliers dans les anciennes salles de classe aux côtés des grands tableaux blancs.

Seulement quatre WC et deux douches pour près de cinquante femmes, installés à l'extérieur, à l'autre extrémité de la cour ; le site Saint-Louis est loin du confort rêvé. Collectivité et proximité sont de rigueur chaque soir, mais offre en contrepartie un peu de chaleur, un repas, un lit et surtout, la sécurité.

Psychologue, assistant social, infirmière se succèdent dans le petit bureau du dernier étage qui sert également de vestiaire, à la disposition des femmes dans le besoin, ou de salle de réunion. *"Le bâtiment semble grand, mais finalement nous manquons de place"*, explique le gérant Philippe Le Rendu.

Depuis le 21 janvier dernier, l'école ouvre ses portes à 15 h, au lieu de 17 h, *"mais elles arrivent plutôt entre 17 h et 19 h, surtout quand il fait beau"*, précise Christelle Leclerc, éducatrice spécialisée. Les pensionnaires changent d'un jour sur l'autre, difficile alors pour l'équipe d'établir un suivi ou même de

© Ville de Marseille

savoir combien elles seront chaque soir. Qui dit vie en communauté dit bien souvent aussi vols et violences dans ces milieux instables, d'extrême pauvreté.
Une problématique sur laquelle la direction se veut aussi stricte que sur celle de l'hygiène. *“Nous offrons un accueil inconditionnel mais pas à n'importe quelles conditions*, se plaît à rappeler Philippe Le Rendu.
“S'il faut exclure une personne pour le bien-être et la sécurité des 40 autres, je le fais.” Ces derniers temps, l'établissement pour femmes fait rarement salle comble, une bonne nouvelle pour le dirigeant comme pour l'éducatrice qui constatent tous deux *“plus de volonté pour s'en sortir et d'espoir chez les femmes que chez les hommes”*.

© Canèle Bernard

© Canèle Bernard

© Canèle Bernard

© Canèle Bernard

L'héritage de Jane Pannier

Héberger une centaine de femmes, les écouter, les protéger, les orienter... Depuis 1948, plus de mille accidentées de la vie, marginales ou violentées, sont accueillies chaque année au sein de la Maison de la Jeune Fille du Centre Jane Pannier. Véritable refuge de quatre étages, au haut de la Canebière, partagé entre chambres individuelles, salles de bain, pièce de vie, entourée de bibliothèques, et cuisines. *“Notre but est de pouvoir garantir un accueil inconditionnel aux femmes majeures qui viennent ici”*, explique Olivier Landes, directeur de la structure depuis 1987.
Ouvert sept jours sur sept, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, l'établissement pour femmes démunies, leur permet de constituer de nouveaux projets avec une équipe, de créer un dossier ainsi qu'un suivi, si compliqués à mettre en place dans les accueils de jour ou d'extrême urgence. *“Nous disposons en tout de 45 lits, en comptant les cinq lits halte soin santé destinés aux femmes vivant dans la rue avec de graves problèmes de santé et nécessitant un traitement mais pas nécessairement une hospitalisation,* poursuit le directeur. *Nous laissons cinq places à disposition du 115, pour les cas d'urgence. En général, les femmes restent deux mois ici, dans un premier temps.”* En réalité, les résidentes peuvent rester tant qu'elles en ont besoin, à condition de réellement vouloir s'en sortir. *“Régulièrement, on fait le point avec elles. Chaque femme travaille avec un éducateur social référent, qui l'accompagnera le temps nécessaire”*, développe Olivier Landes. Le directeur explique qu'en 20 ans, la population de femmes dans des situations d'urgence, livrées à elles-mêmes dans la rue ou victimes de violences s'est multipliée par dix. *“Mais nous n'avons pas plus de places qu'avant. Rentrer à Jane Pannier demande parfois d'attendre près de six mois…”*, admet-il à regrets.

Elisa Philippot et Manon Mathieu

© Ville de Marseille

L'ABC de la réinsertion

Des vêtements de rechange, une boisson chaude et un peu d'écoute. Au coeur d'une ruelle calme du 6ème arrondissement, les Équipes Saint-Vincent accueillent et rassurent un public très largement féminin. Précaires, seules ou avec enfants, elles viennent en quête de conseils et de soutien. Créées par Saint Vincent Depaul en 1617, sous le nom de la première Charité à l'hôpital de Châtillon, les Équipes Saint-Vincent travaillent en étroite collaboration avec le Samu Social qui en assure le financement via la Ville de Marseille.
"*Les femmes constituent entre 70 et 80% des personnes qui viennent chez nous",* assure Françoise, l'une des 22 bénévoles du centre. *"La population précaire est de plus en plus jeune",* ajoute t-elle. Plus encore que des vêtements ou des colis alimentaires, les ateliers d'alphabétisation sont une priorité et une fierté pour les Équipes Saint-Vincent, permettant aux femmes de passer le DILF (Diplôme d'Initiation de la langue française), que *"quatre élèves ont réussi à obtenir l'année dernière",* affirme Christine March, une autre bénévole.

Romain Risso

"Il y a toujours pire que soi"

"J'ai honte. Honte de venir une fois par mois prendre un colis de la Banque Alimentaire et dénicher quelques vêtements. Honte lorsque mes voisins me voient ici." Yasmina*, venue frapper à la porte de l'association des Équipes Saint Vincent par hasard, pour trouver du travail, refuse l'assistanat.
Son mari et elle connaissent bien des difficultés, sans emploi et avec deux enfants de six et sept ans à leur charge. Ils ne sont pas à la rue, mais leur quotidien n'est pas un long fleuve tranquille. *"Je cherche un emploi depuis des mois, vraiment, et je serais prête à tout accepter, même les tâches les plus ingrates"*, promet la jeune femme de trente ans, dont le CV de boulangère est pourtant impression*nant. "Au moins mes enfants ne sont pas capricieux, ils n'ont qu'un cadeau par an mais savent le mériter et l'apprécier"*, plaisante-t-elle avec optimisme. Yasmina veut s'en sortir, pour elle, sa famille mais aussi pour *"laisser sa place à ceux dont la situation est pire que la sienne",* confie t-elle avec beaucoup d'altruisme.

Manon Mathieu

* Le prénom a été changé

© Ville de Marseille

Hôtels particuliers

© Canèle Bernard

Un toit, de la nourriture et surtout du réconfort. Du gymnase Santi à l'Unité d'Hébergement d'Urgence (UHU) de la Madrague Ville, en passant par Fondation Saint-Jean de Dieu, visite au cœur des centres d'hébergement.

On est là pour discuter avec eux, leur offrir un café. Ça leur fait chaud au cœur". Tel est le quotidien de Mathieu Zinciryan, vacataire depuis les fêtes de Noël au gymnase Santi. Réquisitionné chaque année durant trois mois pour le plan hivernal, l'établissement fait cette saison quelques heures supplémentaires.
En cause, le transfert d'une cinquantaine de sans-abri vers le gymnase à la suite de l'incendie déclaré début avril à l'UHU de La Madrague Ville, géré par l'Armée du Salut. Entre les dizaines de lits de camp alignés les uns à côté des autres, les affaires de chacun jonchent le sol. Le chauffage, lui, tourne à plein régime.

Accueil de nuit, douches, produits d'hygiène et tisanerie, le gymnase est devenu un vrai lieu de vie et d'échange. Des règles ont été mises en place pour faciliter la vie en communauté : pas d'animaux et extinction des feux à 22h30, entre autres. *"S'il y a un souci avec une personne, elle est réorientée ailleurs. Mais si nous respectons les hébergés, ils nous respectent aussi"* observe Mathieu Zinciryan.

"*Ils sont déjà contents de venir dormir ici. Ils peuvent discuter entre eux, se doucher…"* Il arrive même que des liens se tissent avec le personnel sur place. *"On échange, on rigole ensemble…"* Ouvert dès 18 heures, le gymnase referme ses portes à l'aube, le temps d'un nettoyage et d'un rangement avant d'accueillir de nouveaux visages, quelques heures plus tard. *"La plupart des hébergés travaillent pendant la journée, d'autres sont malheureusement dans la délinquance."*
Jeunes pour la majeure partie, ces derniers retourneront à l'UHU de La Madrague Ville une fois les travaux de rénovation achevés.

La Madrague en pleine mutation

Non loin du marché aux puces, le bâtiment principal de l'UHU porte encore les stigmates de l'incendie déclaré quelques semaines plus tôt. Une immense trace noire s'étend sur l'une des larges fenêtres du dernier étage et jusqu'au toit. Dans quelques semaines, le centre fera peau neuve, mais pour l'heure, le bâtiment principal

© Canèle Bernard

reste indisponible. La centaine de sans-abri, non transférée vers le gymnase, est provisoirement logée dans des bungalows. Pour prendre soin de ce monde, une douzaine d'accueillants se relaient quotidiennement, ainsi que six veilleurs de nuit et deux travailleurs sociaux.
Une machine bien huilée, chargée d'accueillir les hébergés, transportés chaque jour par le Samu Social.
Un service médical est également présent pour épauler l'équipe en place, composé de deux infirmières et d'un médecin vacataire. Un psychologue donne également des consultations une fois par semaine.

© Canèle Bernard

© Virginie Lecable

venir s'abriter sans se séparer pour autant de leur compagnon à quatre pattes. Ainsi, l'UHU peut se remettre en douceur de l'incendie et envisager des jours bien meilleurs.

La Fondation Saint-Jean de Dieu, pour un futur meilleur

Préparer l'avenir, c'est le crédo de la Fondation Saint-Jean de Dieu et son Centre d'Hébergement et de Réinsertion Sociale (CHRS) Forbin. Situé au cœur du quartier de la Joliette, l'établissement est géré en grande partie par Frère Didier et Georges Kammerlocher, directeur de la structure. Sa mission, accueillir quotidiennement et dès 13 h15 les hébergés, pour la modique somme de 0,50 €, équivalent à un déjeuner, un dîner et une nuit. Comme l'UHU, le CHRS est aussi en chantier. Les bâtiments sont en pleine rénovation afin de supprimer les dortoirs. À terme, des chambres individuelles, doubles et triples flambant neuves remplaceront les actuelles pièces à quatre lits. *"L'établissement date de 1895. Il a besoin d'un coup de jeune",* se réjouit Frère Didier.

"Avec toute l'équipe, on peut aller de l'avant ; on réfléchit à un mieux-être pour chacun et à un meilleur accompagnement", explique Carine Ortega, chef de service à l'UHU. Une volonté de la part de la Ville de Marseille qui se traduit par la rénovation quasi totale du centre et par de nouvelles initiatives : une salle de détente avec des livres et des cours d'alphabétisation sont, par exemple, en projet. Ce centre a aussi la particularité de posséder un chenil, un atout pour convaincre certains SDF à

© Virginie Lecable

© Virginie Lecable

Le système de réservations pour 0,50€ fait la particularité de ce centre, une somme que beaucoup sont prêts à débourser, pour un peu plus de confort, malgré leur manque de moyens. Chaque jour, entre quinze et vingt nouvelles personnes sont enregistrées. D'où, également, la volonté d'étendre et de rénover le site, déjà accueillant, en témoigne l'afflux constant de sans-abri qui se bousculent pour y dormir. Entre les deux immenses bâtiments qui abritent les chambres et les bureaux administratifs, une cour faite d'arbres, de fontaines et de bancs au soleil. Les hébergés disposent d'un réel espace de détente en plein air. Le tout à côté d'un spacieux réfectoire. Demandeurs d'asiles, sortants de prison ou d'hôpitaux se mêlent. La direction a mis en place quelques règles pour éviter tout débordement. *"Un vol, une bagarre au couteau, c'est le carton rouge",* prévient Frère Didier. Heureusement, rares sont les problèmes. Dans les centres, la solidarité est maîtresse de maison.

Mathieu Lauricella

© Virginie Lecable

“Tout devient pénible”

Elle dort dans la rue. La peur guide ses pas. *“Dans les yeux des agents surveillant les toilettes de la Gare Saint-Charles, un SDF qui se lave les mains, c’est comme s’il prenait une douche. Pour nous, tout devient pénible”*, raconte Sadja, SDF. Elle a passé six mois dans l’UHU de Saint-Louis, réservé aux femmes. Ce qu’elle y a vécu la hante désormais. “*Les femmes sont plus dangereuses que les hommes. Un homme hésitera à taper une fille, mais les femmes, entres elles, il n'y a pas plus cruelles.”*

Sadja est très reconnaissante envers le Samu Social, mais selon elle, il faut rappeler en permanence aux SDF que les UHU ne sont que des solutions temporaires. *“Sinon ils prennent leurs aises, leurs habitudes, ils s'encloisonnent, s'oublient eux-mêmes et deviennent violents.”* Elle a un rêve : redevenir agent de propreté, son ancien métier. *“C'est peut-être ridicule mais j'ai toujours aimé faire ça.”* Elle veut sortir de *“ce cercle vicieux”* qui fait que *“quand vous êtes à la rue, tout vous force à y rester”*.

Et dans un sourire Sadja de conclure : *“Moi, j'y suis, j'y reste... à Marseille. Au soleil, mais avec un emploi, et une maison.”*

Simon Viens

© Simon Viens

© Canèle Bernard

© Canèle Bernard

© Ville de Marseille

Fontainieu, la halte aux soins

Trêve sur le parcours des sans-abris, le centre Fontainieu accueille les patients en convalescence jusqu'à leur rémission.

Fontainieu, c'est comme à la maison". Créée en 2008, la structure sert *"de soins à domicile, pour ceux qui n'en ont pas",* selon le gérant, Vincent Terol. Neuf, le bâtiment éco-responsable, entièrement fait de bois et muni de panneaux solaires, peut accueillir jusqu'à 40 personnes. *"La durée du séjour est normalement financée pour un à 2 mois maximum par l'Assurance Maladie*, explique-t-il, *mais certains sont pourtant ici depuis plus d'un an."*

Tuberculose, hépatite A, cancer... Ces maladies demandent un hébergement stable et plus pérenne. Quant au plus âgé des pensionnaires, proche des 90 ans, *"nous ne pouvons en aucun cas le laisser retourner dans la rue"*.

Les autres, hommes et femmes, jeunes comme moins jeunes, aux origines et langues multiples, ne sont que de passage suite à des *"accidents de la vie"*, des *"maladies de la rue"* (fractures, abcès…). Ainsi, environ 15 personnes par mois laissent leur place, souvent à contre-cœur, aux suivants. Ceux-ci sont sélectionnés en fonction de leur dossier médical, lors d'une commission mensuelle tenue par le gérant et les docteurs de la structure.

Comme à la maison

Dans leurs chambres doubles, munies de salles d'eau tout confort, les précaires sont en sécurité. Aides soignantes, infirmières, médecins, auxiliaires de vie… Au total 21 personnes encadrent les centres Lits Halte Soins Santé de Fontainieu. Les équipes font appel deux à trois fois par mois aux services du Samu Social, au même titre qu'une ambulance, permettant aux précaires blessés de se rendre à leurs rendez-vous médicaux.

Priorité à la liberté

"Parfois c'est le bazar, on doit faire face aux différentes addiction, et notamment à l'alcoolisme, récurrent dans la rue", témoigne Noélia Clima, infirmière de l'établissement depuis cinq ans, "*mais en prenant la situation calmement, en leur réservant du temps pour discuter avec eux, on parvient toujours à maintenir un bon équilibre."* À Fontainieu, les portes sont ouvertes de 9 h à 21 h, et le gérant tient à ce que ses pensionnaires soient parfaitement libres "*de circuler, d'aller mendier ou boire s'ils le souhaitent"*, tant que *"la maison reste agréable"*. Seuls les moments de repas se déroulent en collectivité.

© Ville de Marseille

© Ville de Marseille

Quelques activités, des livres à disposition, et pour la meilleure des rémissions, les hébergés n'ont qu'à profiter du soleil et du calme offert par la terrasse et le petit jardin, perdus au cœur du 14e arrondissement de Marseille.

Manon Mathieu

Offrir la santé Donner la confiance

© Virginie Lecable

Disposer du meilleur état de santé possible est un droit fondamental, selon l'OMS. Mais comment permettre aux plus démunis d'accéder, en temps opportun à des soins acceptables, abordables et de qualité ?

La nuit tombe sur la ville. La maraude du Samu Social de Marseille approche de la gare Saint Charles. Sur place, une femme sans abri, enceinte de huit mois. La prise en charge est immédiate et l'équipe fait appel au docteur Nicole Arrighi, par ailleurs médecin du travail au Samu Social. Elle est aujourd'hui prête à intervenir partout dans Marseille si les équipes des maraudes en ont besoin. Avec l'aide de deux infirmières, la jeune femme enceinte est emmenée à l'hôpital de la Conception où elle esquive la salle d'attente des urgences. Grâce au système de Permanence d'Accès aux Soins de Santé (PASS) réservé aux personnes en situation précaire, elle est directement prise en charge par l'établissement. La future mère y restera le temps nécessaire pour qu'elle et l'enfant à naître soient en parfaite santé, avant d'être aiguillés vers un centre d'hébergement où une réinsertion sociale sera envisagée.

Instaurer la confiance

Une intervention qui se déroule sans accroc grâce au travail en amont du Samu Social marseillais habituant les sans-abri au dialogue. *"Ce sont des gens très marginalisés, mais qui ont besoin d'établir un lien social qui leur est propre",* indique Nicole Arrighi. *"Une fois que la confiance est là, on peut aider et communiquer avec les personnes en situation précaire.*

Notre tâche devient plus aisée car tout le monde joue le jeu", explique-t-elle. Les problèmes de santé touchent de façon disproportionnée les catégories sociales vulnérables et marginalisées. La prise en charge médicale est donc souvent indispensable. Monique Pezzolesi, infirmière à la retraite et bénévole pour l'association Les amis de l'hôpital Saint-Joseph détaille : *"Quand les sans-abri sont conduits chez nous, ils sont ouverts aux soins et les relations se font extrêmement bien, parfois même mieux qu'avec les patients en situation non précaire."* Et René Giancarli, directeur du Samu Social de Marseille, d'ajouter : *"S'ils ont foi en nous, ils auront foi en nos collaborateurs."*

Créer des partenariats efficaces

Des hôpitaux de l'APHM aux centres de l'Armée du Salut en passant par Médecins Du Monde, le Samu Social dispose d'un réseau de partenaires santé distincts qui s'étend sur toute la ville. Françoise Noël, infirmière au centre d'hébergement de La Madrague Ville commente : *"Nous faisons en majorité de l'orientation médicale. Il n'y a aucun caractère obligatoire, cependant les patients se laissent volontiers guider."*
Une fois repéré et mis en confiance, un sans-abri souffrant de maux dentaires sera conduit au PASS Dentaire situé au centre d'odontologie du professeur Dejou, à la Timone. Pour une situation plus sérieuse ou traumatique, les pompiers pourront assurer le transport. En cas de problème psychiatrique, c'est le PASS-PSY du centre hospitalier Edouard Toulouse, au nord de Marseille, qui est contacté.
Enfin le PASS Rimbaud, coordonnée par le docteur Grassineau et créé en 2012 à l'hôpital de La Conception, prend en charge plus de 1 500 patients chaque année dans le cadre d'une médecine plus

© Virginie Lecable

généraliste. Au Centre d'Hébergement et de Réinsertion Sociale Forbin, un établissement de la Fondation Saint-Jean de Dieu, c'est l'infirmière Elfie Pequeux qui s'occupe d'orienter les nécessiteux selon leurs problèmes de santé. *"Que nous envoyons les patients aux PASS-PSY, à Médecins Du Monde ou à l'APHM, il est primordial d'avoir un gros travail de suivi et de coordination",* explique-t-elle. Véritable ciment entre la rue et les établissements de santé, le Samu Social assure cette délicate organisation.

© Virginie Lecable

Santé et réinsertion

Arrivés dans les différents centres de soins, les sans-abri disposent d'une prise en charge sociale concomitante. Ils peuvent alors prendre connaissance de leurs droits, les faire valoir, et se faire rembourser les traitements ou les interventions. Une fois les séjours hospitaliers terminés, les sans-abri sont placés en centre d'hébergement et continuent d'être suivis à distance, tout en devenant de plus en plus autonomes. René Maccario, salarié du Samu Social depuis 8 ans amène fréquemment des sans-abri à leurs rendez-vous médicaux. *"Je viens les chercher au centre d'hébergement le matin pour les aider à traverser la ville et se rendre à leurs consultations"*, confie-t-il. *"Ça les aide à reprendre un rythme, à se soumettre à des contraintes horaires et à réassumer des responsabilités. Certains ont du mal, mais globalement, ça se passe bien."* Une fois la santé psychologique et somatique recouvrée, la réadaptation à la société se fait progressivement et avec plus de facilité. *"On les voit retrouver leur indépendance petit à petit. Et puis un jour, ils ne viennent plus au centre d'hébergement. Alors on se dit qu'on a réussi,"* conclut René Giancarli.

Renaud Levantidis

© Virginie Lecable

Permanence médicale en milieu psychiatrique

En liens étroits avec les équipes de santé et de nombreuses structures partenaires, le PASS PSY tente de créer un parcours de soins adapté à chaque situation

© Virginie Lecable

Installé en milieu psychiatrique au sein du centre hospitalier Edouard Toulouse, le PASS-PSY est une permanence d'accès aux soins de santé somatiques destinée en priorité aux patients souffrant de troubles psychiatriques.

Cependant, seules les personnes sans couverture maladie ou dans l'incapacité de faire valoir leurs droits ont la possibilité d'y faire appel. Au-delà de l'aspect purement médical, la permanence effectue aussi un travail social en aidant les plus démunis à retrouver un logement ou un emploi.

Le PASS PSY ne gère pas les situations d'urgence. Le premier entretien se fait donc sur rendez-vous pour une orientation optimale de la personne.

La structure possède une convention avec le Samu Social qui se charge d'emmener les sans-abri jusqu'à l'établissement.

Une fois le premier contact établi, le suivi d'un patient peut aller d'un mois à deux ans. Les consultations se font dans toutes les langues grâce à un système d'interprétariat téléphonique. Enfin, dans le cas de la prise en charge d'un patient par d'autres établissements, les équipes mettent en place un système de fiche de liaison. Par exemple, si une personne souffre de troubles psychiatriques trop importants, celle-ci est redirigée vers l'équipe mobile, spécialisée dans ce domaine.

Estelle Barlot

Écouter, aider, guider

© Virginie Lecable

Infirmière depuis 11 ans à Marseille, Audrey Toubiana est une jeune femme d'action, de terrain, pleine de générosité. Après avoir fait appel au Samu Social pour les Forums Santé qu'elle instaure sur Marseille, elle découvre, en maraude, la proximité et le contact avec les sans-abri.

"Un homme souffre de maux de dents, on tente de lui apporter des bains de bouche, sans alcool. Elle, jeune, enceinte de quatre mois, mise à la rue par son mec, jamais suivie par un médecin, il faut la guider. Lui, gravement blessé au pied, refuse d'aller à l'hôpital sans son chien qu'il considère comme son enfant... On tente de le lui garder, le temps du soin..."

Des histoires de vies, de rencontres, Audrey Toubiana pourrait en raconter des dizaines. Sur le terrain, en maraude, le but premier est de faire découvrir les Forums Santé *(voir encadré)* aux principaux concernés. Auprès des équipes du Samu Social, la jeune femme découvre une toute autre approche des SDF, différente et complémentaire de celle qu'elle pouvait connaître après une expérience de quelques maraudes avec les Restos du Cœur. Des discussions, des attentions, du cas par cas : les équipes sont attentives aux besoins. *"Au début, en tant qu'infirmière, je ne savais pas comment me positionner, puis peu à peu, en parlant avec eux de leur histoire, de leur quotidien, je parvenais à déceler ce dont ils souffraient. Des petits bobos anodins qui, dans la rue, peuvent souvent cacher ou entraîner des pathologies bien plus graves."*

Dans la rue, les questions "où dormir, où manger ?" restent la priorité et la santé vient bien après. La tuberculose est l'une des maladies des précaires, mais elle est loin d'être la seule. Hypertension, diabète, problèmes pulmonaires ou cardiaques, Audrey en croise à chaque coin de rue. *"Alcool, dénutrition, hépatite, drogue, problèmes de peau... Une blessure anodine au pied additionnée à un diabète s'achève souvent, dans la rue, par une amputation… Ce sont des cercles vicieux avec des proportions extrêmes chez les sans-abri*", explique t-elle.

Quelques minutes ne suffisent pas à soigner les SDF, mais permettent déjà d'écouter, d'aider et de guider vers les bonnes structures. Une pause dans l'anonymat de ces "invisibles".

Manon Mathieu

Les "Forums Santé"

En tant qu'infirmière médiatrice santé au sein de foyers, la jeune femme met au point les "Forums Santé" : le moyen d'établir une cartographie des problèmes existants, des besoins et autres demandes médico-sociales.

Pendant ces journées, différents intervenants (médicaux, associatifs, administratifs...) proposent dépistages, préventions et conseils aux personnes les plus démunies, n'ayant pas toujours accès aux droits et aux soins. Le but est de déceler, proposer des solutions adaptées, éduquer à la prévention et recréer un lien, tout en offrant un moment de convivialité.

Après avoir changé de poste, hors de question pour Audrey de mettre fin à cette organisation. En revanche, elle doit faire appel aux aides et collaborations partenariales comme le Samu Social pour rendre pérenne l'action. Grâce aux différents dons que celui-ci reçoit, ils proposent fruits frais, compotes et boissons chaudes à tous les SDF venus se faire soigner,

© Virginie Lecable

ainsi qu'un sac de "remerciement". Une écharpe ou un bonnet en laine réalisés par les "tricoteuses du monde", du chocolat et des biscuits pour le plaisir, mais surtout des produits d'hygiène (savons, brosses à dents...) *"Tout est fait en cohérence avec la santé des personnes dans le besoin*", explique Audrey.

M.M.

© Jean-Paul Herbecq -CG13

Rouler contre la tuberculose

Avec son unité mobile de radiologie, le Centre de Lutte Antituberculeux dépiste les maladies, dans toute la ville.

Gale, poux, morpions… Dans la rue les maladies sont nombreuses et variées. La vie en foyer et la promiscuité, le manque d'hygiène et la précarité favorisent les contaminations. Ainsi, des pathologies banales et courantes prennent des proportions alarmantes.

Plus préoccupante, la tuberculose, affectant 150 à 170 personnes par an dans les Bouches-du-Rhône, reste une maladie régulièrement rencontrée chez les SDF. Marseille, grande ville portuaire au chômage élevé, cumule migration et précarité, des facteurs favorisant la persistance de la tuberculose pulmonaire.

Afin de pallier le risque de transmission et d'aggravation, parfois fatal, de la maladie par cause de retard de diagnostic, le Centre de Lutte Antituberculeux (CLAT) du Conseil Général dépiste, traite et assure le suivi des individus, quelque soit leur situation sociale (droit et ressources). *"Nous avons deux types de missions : dépister les populations précaires et à risques (SDF, migrants, foyers d'hébergements) ; et enquêter autour de l'entourage des personnes infectées pour éviter toute contamination (familles, entreprises…)"*, explique le docteur du CLAT, Michelle Bellenfant.

L'unité mobile de radiologie du Conseil Général permet alors de déplacer une équipe complète : infirmier, pneumologue, manipulateur radio et secrétaire, pour dépister un grand nombre de personnes, gratuitement et en peu de temps. Pas de rendez-vous, l'enregistrement du nom, une radio numérique, une interprétation immédiate : un diagnostic complet en seulement quelques minutes. *"Ce camion est l'équivalent d'un dispensaire mobile, permettant de réaliser jusqu'à 150 radios sur une journée"*, résume Audrey, infirmière. Au moins une fois par an, l'unité mobile fait un arrêt au foyer de La Madrague-Ville ; le Samu Social se charge alors de faire la navette entre cet Unité d'Hébergement d'Urgence réservée aux hommes et l'école Saint-Louis afin que les femmes bénéficient, elles aussi, du dépistage.

Manon Mathieu

AG2R assure dans la durée

Réinsertion professionnelle, aide à la retraite, mise en place d'un village « bien-être », le groupe d'assurances AG2R la Mondiale s'engage au quotidien auprès du Samu Social de Marseille, depuis quatre ans déjà.

© Ville de Marseille

Partenaire du Samu Social depuis 2010, AG2R LA MONDIALE se mobilise tous les ans à ses côtés lors des Journées de la Solidarité, et lors du plan Grand Froid. Pour l'occasion, des ateliers et des stands d'information sont organisés. Le groupe d'assurances met également en place un village "bien-être" ainsi qu'une "caravane de la solidarité" qui sillonne les quartiers de la ville. Le lieu est mis à la disposition des plus démunis qui viennent sur place accompagnés du Samu Social. Un moment de détente rare et précieux mêlant, entre autres, conseils personnalisés et séances de massage.

Au-delà de ces journées, AG2R LA MONDIALE organise des actions tout au long de l'année. L'équipe sociale vient en aide aux sans-abri qui se sont retrouvés à la rue après la perte d'un emploi ou une séparation, par exemple. En dehors du système, ils n'ont alors plus conscience des droits auxquels ils peuvent prétendre. L'équipe sociale les informe, met en place un accompagnement social, les aide à retrouver un emploi ou un logement, sans oublier de leur fournir une "carte secours" permettant un accès aux services de la Sécurité Sociale.

Concernant les retraites, le dispositif mis en place est important. L'équipe d'AG2R LA MONDIALE cherche dans un premier temps à mieux connaître le passé de la personne et si elle a déjà cotisé auprès des caisses de retraite. Une condition qui permettrait de la rediriger, par la suite, auprès d'une maison de retraite médicalisée.

Estelle Barlot

Dernier hommage

Un SDF est mort. Quand ? Comment ? Pourquoi ? Personne ne peut vraiment le dire. Pour rompre avec l'indifférence, l'Association des Marseillais Solidaires des Morts Anonymes a choisi de redonner leur dignité à ces êtres morts dans la solitude, en célébrant leurs funérailles

© Sradhanjali Kootungal

Cimetière Saint-Pierre, l'un des plus grands d'Europe. Deux portes en fer forgé gardent les 63 hectares qui abritent plus de 2 550 000 âmes. Il faut quinze longues minutes de marche, pour découvrir loin de la profusion des statues et mausolées le "carré des indigents." De-ci de-là, des croix de bois simplement plantées à même le sol, sur ce qui est aussi appelé la "Terre commune".
Cet espace dédié à toute personne n'ayant pas de concession, l'Association Marseillais Solidaires des Morts Anonymes, le connaît bien. Dans ce carré sont rassemblés les anonymes décédés dans la solitude. Les personnes sans attache peuvent donc avoir la certitude de funérailles décentes.

Accompagner

"Lorsqu'un SDF décède, il y a d'abord systématiquement une autopsie à l'institut médico-légal de la Timone, doublée d'une enquête", explique le Père Eric Saint-Sevin, président de l'Association. S'il n'est pas français, le consulat est contacté. *"Mais dans les rares cas où des membres de la famille sont retrouvés, le rapatriement du corps est souvent trop cher et elles refusent parfois de prendre en charge l'enterrement"*, dit le prêtre avec un air désolé. Si, dans l'entourage du défunt, absolument personne n'est trouvé, les pompes funèbres de la Ville de Marseille sont contactées et, de ce fait, sont régulièrement amenées à collaborer avec l'Association "Marseillais Solidaires des Morts Anonymes". Lors d'un décès isolé, deux à quatre personnes de l'association se déplacent et organisent les funérailles dans les 48h. À l'Institut médico-légal, les bénévoles se regroupent autour du défunt, le temps d'un recueillement. Le corps est accompagné au cimetière. Une rose est déposée.
"Si l'un de nous le connaissait, il prend la parole et raconte une anecdote", explique Eric Saint-Sevin. Pour les plus isolés, difficile de connaître leurs dernières volontés. La prudence et la neutralité sont donc de mises. *"Souvent, on lit un texte ou un poème. Pas spécialement religieux"*. Des rituels peuvent aussi être célébrés, si le défunt était connu pour être un pratiquant. La mairie fait par exemple appel aux pompes funèbres musulmanes. *"Nous avons une double casquette : celle de l'entreprise mais aussi celle de l'association. Avec l'Imam, nous pouvons intervenir à titre gracieux pour les personnes indigentes"*, confie Mohamed Khous, directeur de Solidarité Familiale de France.

Sensibiliser

"C'est une forme de lutte contre l'indifférence", selon Alain Michel, à la fois membre de l'association et bénévole à la Croix Rouge. Il est consterné face à l'inlassable dureté de la rue et à ses lourdes conséquences. *"Notre but est d'alerter les gens, leur dire que ça se passe juste à côté de chez eux."*
"Un an dans la rue, c'est l'équivalent de dix ans de vie dite normale", déclare le docteur Mannoni.
Mais l'indifférence ne fait pas que des victimes chez les Sans Domicile Fixe. Les associations sont parfois amenées à procéder aux funérailles de personnes âgées, retrouvées dans leur appartement, plusieurs jours après leur décès. À l'automne, un hommage annuel public est organisé pour commémorer la mémoire de ces personnes décédées dans la solitude. Chaque année, l'événement se déroule dans les locaux du Samu Social, en présence de différentes associations, des autorités politiques de la ville et parfois de quelques autres habitants des rues.
Une journée en échos avec le 17 octobre, Journée Mondiale du Refus de la Misère.

Sradhanjali Kootungal

En 2013, l'association des Morts Anonymes a recensé 490 personnes décédées dans les rues de l'hexagone, avec l'aide du collectif Les Morts de la Rue. Chaque année, le journal la Croix publie la liste non exhaustive, incluant aussi les personnes qui étaient sorties de la rue depuis peu. L'association agit dans le plus grand respect des défunts, comme des vivants. *" Nous ne voulions pas uniquement nous occuper des morts, nous avons donc souhaité que chacun de nos membres soient aussi actifs dans d'autres associations, pour aider toutes les personnes vivant dans la rue"*, confie Alain Michel.

S.K.

Youssef, une figure d'ESPOIR

© Canèle Bernard

À 21 ans, ce Marseillais est bien loin des clichés sur une jeunesse démunie et fataliste. Rencontre avec un jeune homme prêt à tout pour s'en sortir.

Une enfance difficile, la rupture totale des liens familiaux, Youssef intègre l'association La Caravelle *(voir encadré)* à 13 ans. À la Maison d'Enfants à Caractère Social (MECS), son enfance est cocoonée dans les foyers. À 21 ans, il est temps pour le jeune homme de prendre ses responsabilités. Il intègre alors l'un des studios de la Maison Relais de La Caravelle, le moyen de prendre son envol sans trop se brûler les ailes. Tout en réalisant un suivi de ses pensionnaires, les équipes présentes les aident, à entreprendre des démarches administratives par exemple. Les responsabiliser. Sans les abandonner.

Aujourd'hui, Youssef paye un loyer, travaille et étudie. Tout en étant technicien de surface pour avoir un salaire, le jeune homme rêve de trouver un emploi dans son domaine : l'informatique. Déjà titulaire d'un BTS, il continue ses études au Conservatoire National des Arts et Métiers (CNAM) pour pouvoir concrétiser son projet. Aux antipodes de l'assistanat que certains reprochent aux associations, ici les personnes hébergées sont plutôt accompagnées. *"C'est à moi de me bouger !",* affirme Youssef sans détour. Même constat pour le directeur Christophe Magnan : *"Il va s'en sortir parce qu'il en a envie."* L'important pour le jeune homme, au-delà de ce suivi quotidien, c'est surtout la cohésion du centre et le respect des règles de vie. *"Je suis chez moi mais comme dans toute collectivité il y a des règles à suivre"*, ajoute-t-il. Dans la grande salle commune, lieu de vie et d'échange, les pensionnaires sortent de l'isolement pour participer à des activités communes ou se détendre tout simplement. *"Par rapport à ce qu'ils ont dû affronter dans la vie, la plupart s'en sortent très bien"*, conclut Christophe Magnan.

Romain Risso

L'association La Caravelle : aider autrement

Créée à Marseille en 1979, l'Association La Caravelle est née de l'initiative de la militante Elisabeth Joannon, scandalisée par le sort réservé aux familles sans-abri, dont les membres sont le plus souvent séparés et placés dans des centres spécialisés.

Dès le 1er décembre 1980, le Préfet des Bouches-du-Rhône autorise l'ouverture d'un Centre d'Hébergement et de Réinsertion Sociale (CHRS). Il faudra néanmoins deux décennies pour que l'association se constitue un patrimoineimmobilier avec la gestion en 2000 de la Villa Gabrielle (MECS), léguée par Charles et Gabrielle Servel à la ville, puis, en 2004, un Centre d'Accueil des Demandeurs d'Asile. S'ajoute à cela la création, en 2011, de la première Maison Relais de l'Association.

Aujourd'hui, ce centre est le plus grand du département avec 24 appartements et 121 personnes hébergées. La Caravelle possède deux maisons relais, l'une rue Gambetta, l'autre à Saint-Marcel. Divisés en plusieurs appartements et studios, les locaux permettent de loger familles comme personnes seules, notamment des jeunes en réinsertion.

Dans un cadre paisible et moderne, les membres de l'association cherchent avant tout à accompagner les pensionnaires et les soutenir dans la réalisation de leurs projets. *"La Caravelle est un peu comme un hub d'avions, où les personnes en difficulté viennent pour mieux redécoller dans la vie",* affirme le directeur Christophe Magnan.

R. R.

© Virginie Lecable

Sur le devant de la scène

La culture comme lutte contre la précarité. Un projet mis en place par le Samu Social dans le cadre de l'hébergement d'urgence, en partenariat avec le Théâtre du Tétard. L'occasion de jouer pour oublier.

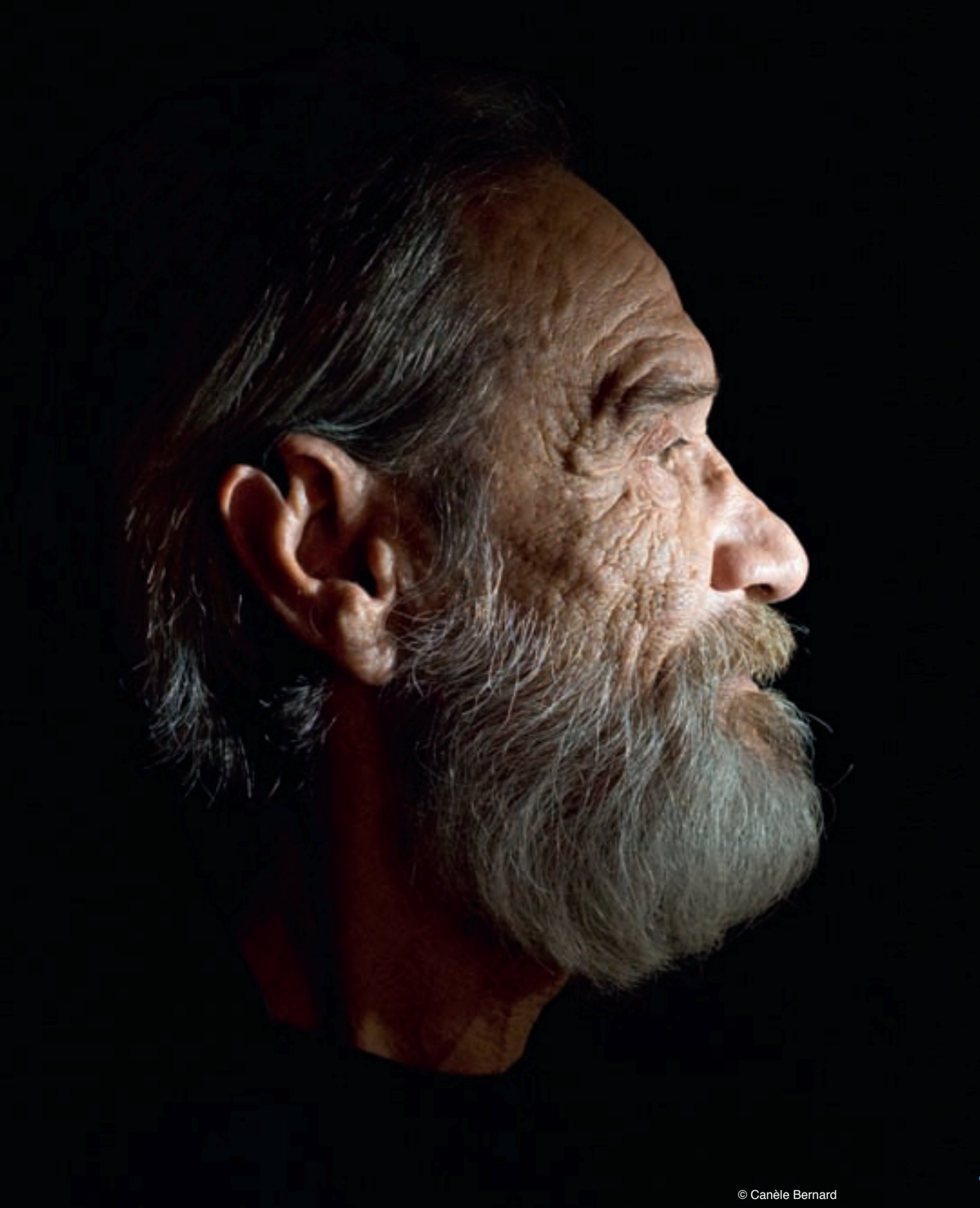
Mettre en scène le théâtre de la vie. Et quoi de mieux qu'une estrade pour réaliser ce projet. Situé dans le centre-ville, une zone où la précarité est forte, le théâtre du Têtard, dirigé par Pierre Lévy, a une vocation sociale, avec notamment des tarifs modulés selon les spectacles. Ce dernier n'hésite pas à ouvrir ses portes aux personnes en situation de précarité. Une démarche souhaitée par Michel Bourgeois, retraité de la SNCF. Après avoir collaboré avec les "Restos du Cœur" et "Les Petits Frères des Pauvres", c'est désormais avec le Samu Social qu'il entend mettre à profit son expérience. *"J'ai rencontré des personnes qui sortaient de la grande précarité et qui arrivaient à la conclusion suivante : ils avaient retrouvé leur sociabilité à partir du moment où ils ont pu réaliser, à nouveau, des choses futiles et non vitales"*, affirme Michel Bourgeois en référence à la pyramide des besoins fondamentaux du psychologue Maslow.

Le théâtre comme lieu d'expression

Le but de ce projet est donc de faire passer les personnes en situation de précarité du côté cour au côté jardin. *"L'idéal serait de fortifier l'expression des gens qui sortent de période difficile et de les aider à s'en sortir. Plus encore, le théâtre est aussi un lieu d'évasion. Avec René Giancarli, nous avons imaginé faire travailler des gens sur leur vécu, leurs projections futures, à travers l'expression artistique. On n'est pas dans une démarche strictement théâtrale mais dans une démarche de découverte de soi"*, reconnaît le coordinateur du projet. Cette perspective, sortie des cartons, devrait voir le jour dans les deux années à venir. Le théâtre ne serait finalement qu'un outil dans l'utilisation plus vaste de la réin*sertion par la culture. "On a aussi évoqué la possibilité d'en faire un vrai lieu d'expression, d'ouvrir des ateliers d'écriture, des expositions de peinture, de photos... car il n'est pas rare de voir des personnes dans la rue lire." "La vie n'est qu'un théâtre et chacun y joue son rôle",* disait Shakespeare. En plein cœur de Marseille, cette citation prend désormais toute sa dimension

Jérôme Olivari

© Virginie Lecable



© Canèle Bernard

Ricardo, modèle de réinsertion

Après plusieurs décennies à la rue, Ricardo a aujourd'hui une maison et un travail grâce aux partenaires du Samu Social.

Ricardo, né en Pologne il y a bientôt soixante ans. Ce prénom mérideterranéen lui colle à la peau parce qu'il parle plus l'espagnol que le français, malgré ses dix ans dans l'Hexagone pour seulement cinq en Espagne. Quand il discute, il mélange allègrement les deux langues, les saupoudrant même de quelques mots anglais. Lorsqu'il lâche deux phrases en polonais nous le regardons les yeux écarquillés, il éclate de rire.

Cette rencontre se déroule dans sa petite maison au Hameau, devant plusieurs tasses de café. Depuis qu'il habite dans ce village de bois en plein Marseille, Ricardo n'est plus SDF. Ici, il a sa chambre, sa salle de bain, son salon. Plus important, tout cela, c'est chez lui : il peut par exemple partir quelques semaines en Pologne pour voir sa famille en laissant ses affaires dans son chalet, sans peur de se les faire voler en son absence.

Le Hameau est réservé aux personnes qui, comme Ricardo, ont passé beaucoup de temps dans la rue et refusaient les structures d'hébergement. Lui a vécu plusieurs années dans une cabane près des docks. Il y vivait avec sa femme et y invitait de nombreux autres SDF. Les récits des travailleurs sociaux qui le connaissaient à l'époque peignent quelqu'un d'extrêmement sociable, qui avait optimisé son lieu de vie malgré des conditions insalubres.

À la mort de sa femme, Ricardo a accepté de quitter sa cabane. Le Hameau était alors en construction, en 2009. Il en a été l'un des premiers habitants. Depuis quatre ans, il a également un emploi à l'Accueil de Jour Marceau. Un poste bien plus confortable que les travaux de maçonnerie, payés au noir, qu'il a effectués toute sa vie pendant ses voyages enEurope. Son salaire pourrait bientôt lui permettre de quitter le Hameau, pour louer peut-être son propre appartement.

Elise Lasry

Le Hameau a été créé en 2009 par l'Armée du Salut. Situé vers la Belle-de-Mai, il est composé de chalets écologiques et autonomes en énergie grâce à des toits végétaux et des panneaux solaires. Il peut accueillir gratuitement une vingtaine de personnes et comprend des espaces communs où les habitants mangent ensemble au moins une fois par semaine. Ces derniers bénéficient également de la présence régulière d'un intervenant de l'Armée du Salut et d'une équipe d'infirmiers – de nombreux résidents sont âgés et/ou ont des problèmes de santé.

Épicerie et paniers solidaires

Éléments clés d'une alimentation saine et équilibrée, les fruits et légumes, denrées plutôt chères, sont malheureusement difficiles d'accès pour les personnes en situation précaire. Aussi, depuis novembre 2010, l'Association Nationale de Développement des Épiceries Solidaires (A.N.D.E.S) qui gère "Le Banaste de Marianne" s'active pour approvisionner en fruits et légumes les épiceries solidaires de la Croix Rouge et d'Endoume, le Samu Social, les foyers et les centres d'hébergement et d'urgence.

Invendus, produits mal calibrés ou un peu abîmés, tout est récupéré auprès des grossistes du Marché d'Intérêt National (M.I.N). Les marchandises sont ensuite à nouveau triées, mises en caissette par catégories afin de ne distribuer que des fruits et légumes sains, à cuisiner et manger sans le moindre souci.

© Virginie Lecable

© Virginie Lecable

"Cette activité a aussi permis d'offrir un travail en insertion à une quinzaine de personnes qui étaient éloignées de tout emploi depuis très longtemps", se réjouit Anne-Sophie Leicher, responsable de la "Banaste de Marianne".

L'association récupère également boîtes de conserve, épicerie sèche, produits d'hygiène et poissons congelés.

Un dû pour un rendu

C'est la devise du Centre Social d'Endoume et de son épicerie solidaire, laquelle vient en aide aux personnes en difficultés financières résidant dans les 6e, 7e et 8e arrondissements de Marseille. *"Nous sommes juste une solution d'appoint, notre soutien ne s'étale que sur une durée de trois mois en moyenne, six mois maximum"*, précise la responsable du libre service.

Les bénéficiaires de cette supérette particulière sont sélectionnés en amont par les travailleurs sociaux du CCAS, de la CAF ou encore de "Pacte 13". Ils sont ensuite accueillis dans la petite boutique claire et spacieuse où l'on peut trouver à peu près tout le nécessaire, des conserves aux produits d'entretien sans oublier les confiseries et, depuis peu, fromages et yaourts.

Pourtant, dans cette épicerie, chaque produit a un prix qui correspond à environ 20% du prix réel moyen de grande surface. *"Cela leur permet de continuer de gérer leur porte-monnaie et cela nous empêche aussi de notre côté de tomber dans l'assistanat pur et simple. D'ailleurs, cette règle d'un dû pour un rendu est valable pour tous les adhérents du centre social qui, à tour de rôle, s'investissent dans les ateliers cuisine, les forums, les braderies."* Une règle de vivre ensemble.

Se restaurer

Depuis 30 ans, la Banque alimentaire des Bouches-du-Rhône lutte au quotidien contre "le gâchis". Partout, elle récolte, trie, contrôle pour ensuite redistribuer à des prix dérisoires des produits consommables et qui, sans état d'âme, partaient à la poubelle. Sur Marseille, "l'agence" de la Banque compte 8 salariés, secondés de 136 bénévoles qui, ensemble, récupèrent près de 4 000 tonnes de marchandises. Grâce à ces stocks récupérés, près de 192 associations peuvent venir puiser dans les fonds de la Banque, des dites associations de quartier, mais aussi les Restos du Cœur, le Secours Populaire ou la Croix Rouge. Pour son fonctionnement autant que pour le principe, la Banque alimentaire demande une participation symbolique de 0,20 € par kilo d'aliment emporté. Un petit commerce, qui au niveau national a permis de mitonner 7 millions de repas pour un coût de 3 millions d'euros en 2013.

© Virginie Lecable

À bonne école

Quand le Samu Social s'engage auprès de l'Éducation Nationale, le résultat est à la hauteur de son investissement. Jean-Philippe Toujas, proviseur du lycée La Viste, explique les raisons qui l'ont poussé à accepter ce partenariat.

© Ville de Marseille

Pourquoi le lycée La Viste a-t-il réalisé un partenariat avec le Samu Social ?

Notre lycée professionnel est demandeur. Dans le cursus des élèves de bac pro, les périodes de formation sont obligatoires.
Quand nous avons l'opportunité d'avoir des personnes compétentes dans notre domaine d'activité et qui font des événements qui correspondent au cursus de nos élèves pour nous, ce n'est que du bonus.

Comment celui-ci se traduit-il ?

Il se fait sous toutes les formes. Sur les périodes de formation notamment. Les professionnels font partie intégrante du système éducatif et d'évaluation.
Quand le Samu Social fait des actions, nous sommes les premiers à y participer. Cela va de la collecte de vêtements, du nécessaire d'hygiène, à des opérations avec nos élèves pour aller dans des centres d'accueil. Le Samu Social organise à l'attention des établissements scolaires des activités culturelles sous forme de mini-concours. Cela permet de sensibiliser les jeunes sur la précarité.

Quels sont les retours de ce partenariat ?

Les élèves sont ancrés dans la réalité plus que dans les filières générales. En stage, avec les professionnels, ils sont dans le quotidien de leur futur métier. C'est une vraie motivation, qui permet de lutter contre l'absentéisme et le décrochage scolaire. Par exemple, pour la terminale SPVL (Service de Proximité et Vie Locale), on a eu 100% de réussite au bac. Le taux d'absence est de seulement 5%, contre 20 % pour le reste de l'établissement. C'est une belle réussite.

Jérome Olivari

“Une belle réussite”

selon Jean-Philippe Toujas

© Ville de Marseille

Aider, ça s’apprend

Lorsque cette formation s'est mise en place au Lycée La Viste, des professionnels comme le Samu Social, ont été contactés pour un travail en partenariat. Toutes les années, la première des actions est la journée de la solidarité. *“On sent rapidement monter l'intérêt des élèves pour ce genre de projet et leur regard change. Notamment sur cette précarité qui touche un public jeune”*, explique Corinne Bizot, professeure en STMS (Sciences et Techniques Médico-Sociales).
En cours, le public en précarité, ses caractéristiques, ou encore ses besoins sont étudiés. Pour couvrir un grand champ d'activités de l'intégration. *“Les élèves sensibilisent les autres sections dans le lycée. Tout cela est ensuite traduit sur le terrain"*, affirme Corinne Bizot.

J. O.

© Ville de Marseille

© Ville de Marseille

Khadidja, 19 ans, lycéenne au service du Samu Social

Candidate au Bac Service Proximité Vie Locale (SPVL), Khadidja a effectué deux stages de six semaines au Samu Social. Elle garde un souvenir marquant de ces expériences

Propos recueillis par Mathieu Lauricella

Khadidja, pourquoi avoir choisi le Samu Social ?

J'ai vraiment découvert le Samu Social lors de la journée de solidarité que le lycée organise chaque année. Mais on en avait également parlé en cours. Je me suis dit que ce serait vraiment intéressant si je pouvais de nouveau y aller.

Comment se sont déroulés les stages au sein du Samu Social de Marseille ?

Mon premier stage a duré quatre semaines. C'était une vraie découverte. J'ai participé à plusieurs missions. J'ai été mise en situation, comme si j'y travaillais depuis longtemps. J'ai participé aux collectes de vêtements, aux maraudes, aux distributions de bouteilles d'eau… J'ai été très bien accueillie, c'est comme une famille là-bas. J'y suis ensuite retournée par rapport au projet de collecte de viennoiseries que je voulais mettre en place. J'avais remarqué pendant les maraudes qu'on n'en distribuait pas, qu'on ne donnait que le café. Ça n'a malheureusement pas pu être réalisé.

Avais-tu un a priori de départ ? Comment as-tu perçu le monde de la rue ?

Je ne pensais pas que c'était aussi dur. La première semaine était un peu difficile, mais je me suis assez vite habituée. J'ai sympathisé avec les SDF. J'étais plutôt craintive au début mais je me suis dit qu'il fallait que je me lance. Mes amies étaient inquiètes aussi, mais je les ai rassurées. La plupart des élèves m'ont demandé si je n'avais pas d'inquiétudes, si je n'avais pas peur. Au début si, un peu. Les agents du Samu Social m'ont expliqué qu'il fallait faire attention, que les conditions étaient difficiles. Et au fur et à mesure, à force de côtoyer les SDF, on s'entend avec eux. J'ai un sentiment envers les sans-abri. Je ne sais pas comment l'expliquer. Le fait de les voir souffrir, ça me fait quelque chose. J'ai envie de les aider.

Si tu devais retenir une image ou un mot de tes stages au sein du Samu Social ?

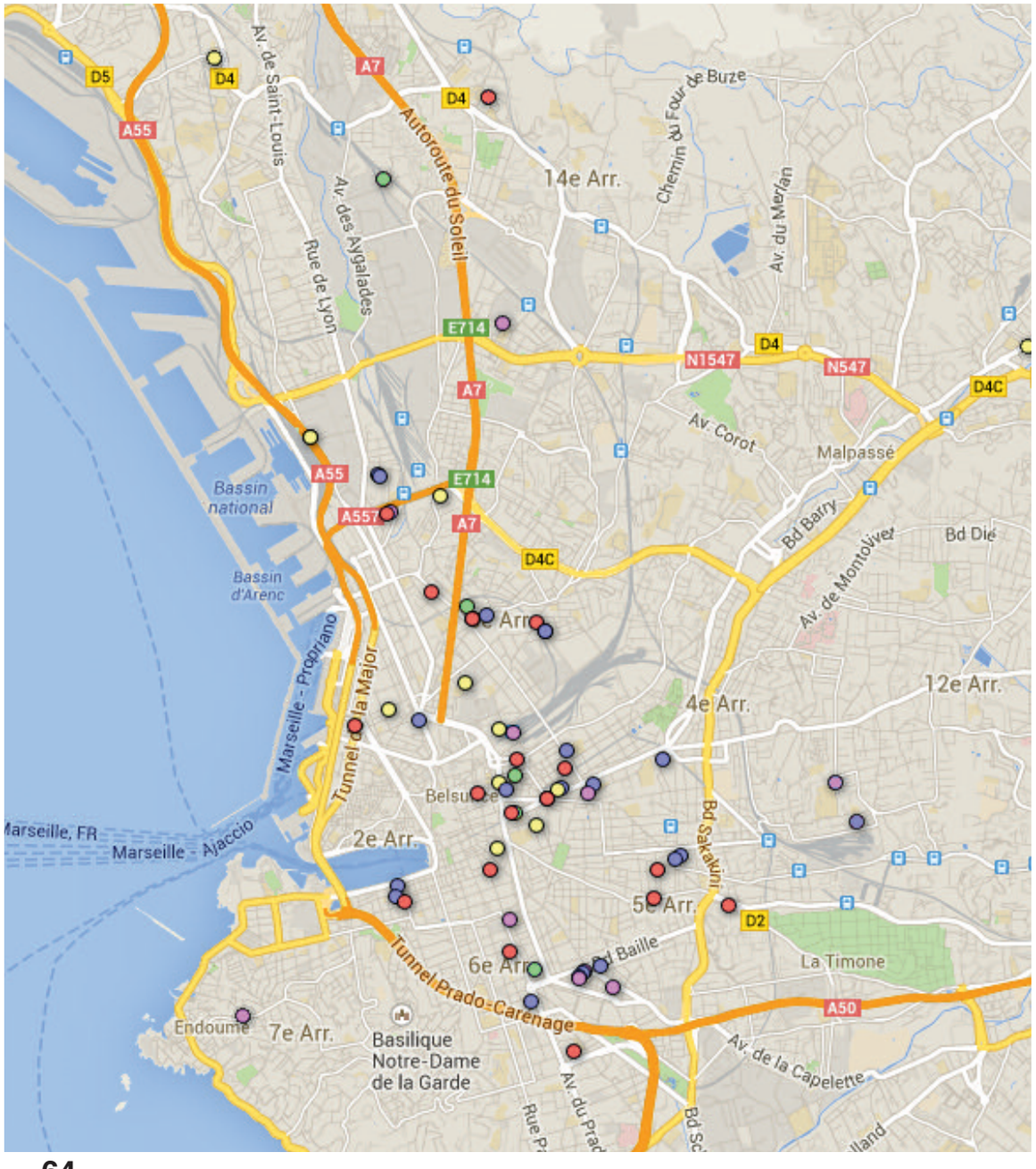
C'est la solidarité qu'il y a entre les agents du Samu Social et les sans-abri. Le mal qu'ils se donnent pour leur venir en aide, pour mettre des projets en place.

© Ville de Marseille

Élèves BAC SPVL du lycée La Viste

Les partenaires du Samu Social

Partout dans Marseille, associations, fondations et collectivités territoriales tentent d'apporter aide et soutien aux sans-abri.



Où manger ?

- L'Arche de Noël
- Foyer de la Trinité
- Fondation Armée du Salut La Canebière
- Restaurants du Cœur siège
- Missionnaires de la Charité

Où dormir ?

- UHU Madrague ville
- AAJT Marius Massias La Roseraie
- CHRS Honorat
- ADOMA agence Marseille
- CHRS La Selonne Espoir
- Logisol hôtel de la famille
- Maison de la jeune fille - Centre Jane Pannier
- MECS La Draille
- Fondation Saint-Jean de Dieu
- SPES
- UHU Madrague-Ville
- UHU École Saint-Louis
- Fondation Armée du Salut résidence William Booth

Où se soigner ?

- Lits Halte Soins Santé (LHSS) Fontainieu
- Secours catholique - Point santé
- Sleep'in Marseille
- CIDAG-CIDDIST Saint-Adrien
- Equipe mobile psychiatrique précarité
- Femmes positives (lutte contre le sida)
- Centre de vaccination Ville de Marseille
- Bus 31-32 – CAARUD SAPA
- Consultation jeunes consommateurs AMPTA
- ASUD "Mars Say Yeah"
- CSAPA AMPTA
- PASS Rimbaud, hôpital de la Conception
- PROTOX/CARUD
- AIDES Marseille Sud
- CIDAG-CIDDIST Joliette
- PASS hôpital de la Timone
- PASS – Hôpital Nord
- PSA centre d'accueil et de soin Danielle Casanova
- Médecins du Monde
- AIDES Marseille Nord
- Centre de Lutte Anti-Tuberculeux CG13
- Pass psy d'Edouard Toulouse
- Centre de Soin d'Aide et de prévention des Addictions (CSAPA) Marseille centre
- Le Fil Rouge AMPTA

Comment s'en sortir ?

- Les Ailes Bleues
- Rock and vie
- Abondance 13
- ANEF Provence Repi
- Centre Betel
- SOS Femmes
- Croix-Rouge française Maison de l'Arlequin et accueil famille enfants
- Fontaine Saint-Vincent accueil de jour femmes
- Crésus 13
- Accueil de jour Marceau
- Croix-Rouge française vestiaire Simone Sedan
- Croix-Rouge française épicerie sociale et boutique bébé
- Croix-Rouge française vestiaire Le Camas
- Croix-Rouge française maison d'Arlequin
- ADDAPT 13 éducateurs de nuit
- Esp'errance
- Famille solidarité et cultures
- Boutique solidarité Abbé Pierre
- Equipes Saint-Vincent Marseille
- Accueil de jour Consolat
- Secours populaire
- Société Saint-Vincent-de-Paul maison Frédéric Ozanam

Autres aides

- Samu Social Ville de Marseille
- Banque alimentaire
- Marseillais solidaires des morts anonymes
- Andes
- Épicerie solidaire d'Endoume
- Épicerie soldaire du Casim
- La Caravelle
- Service Accueil et Orientation (SAO)
- Amicale du Nid Orion
- Autres Regards
- SOS voyageurs - aide en gare

Collecter pour mieux partager

© Ville de Marseille

"Plutôt que de jeter, autant faire profiter ceux qui en ont besoin." Michèle et sa mère handicapée déménagent pour un logement plus adapté. Livres, vêtements, linge de maison… Il y en a plein les cartons à l'arrière de la fourgonnette. Fabienne et Anne-Marie du Samu Social en charge de ce type de collecte espèrent pouvoir tout caser.

Elles connaissent tout des dons de particuliers : rangements saisonniers, déménagements, tris divers. Chaque année à Marseille, près de 40 tonnes de vêtements sont récupérées. *"Après il nous faut tout trier, blousons pulls, pantalons, tout ranger par taille. Les vêtements d'hommes, on les garde, et ce sont les équipes de maraudes qui les distribuent en fonction des demandes. Par contre, les vêtements pour femmes sont distribués à des associations ou à l'unité d'hébergement d'urgence de l'école Saint-Louis, où les femmes dans le besoin viennent se fournir."*

Dons des particuliers

Pour faire un don de vêtements, ou très utile car plus rare, un don de produits d'hygiène (savons, dentifrices, brosses à dents...), contactez pour un rendez-vous : Allô Mairie (0810 813 813)

© Ville de Marseille

Une couverture bien à soi

"Un bonjour, un sourire et une couverture", voilà dans l'ordre comment se passent les premiers contacts entre les agents de maraude et les sans-abri. La couverture, don par excellence, elle seule permet de briser la glace, d'entamer le dialogue avec les personnes les plus réfractaires aux centres d'hébergement. Chaque année, entre 2000 et 2500 couvertures sont récupérées à Marseille, via des dons de particuliers ou auprès de partenaires réguliers, comme la SNCF et la Cité Universitaire de Luminy, qui cèdent leurs anciens stocks à chaque renouvellement.

© Ville de Marseille

Les amis à quatre pattes

Depuis maintenant trois ans, le Samu Social et l'association Les Croquettes du Cœur ont établi un partenariat.

"Un casier nous est réservé au Maxi Zoo de Grand Littoral. Le magasin y lègue ses invendus et les gens peuvent aussi y déposer des dons", explique Richard, employé du Samu Social. Très affecté par le sort des animaux, il se charge d'aller, tous les vendredis, récolter la nourriture offerte au Maxi Zoo. En maraude, celle-ci sera redistribuée aux fidèles compagnons des SDF. *"Souvent un bon moyen pour établir le contact"*, ajoute-t-il. Lorsque certaines couvertures sont trop petites ou quelque peu déchirées, le Samu Social en fait don à la SPA de Marseille. Dans un rapport d'échange de bons procédés, l'association à ainsi accueilli des chiens de SDF, le temps d'un séjour en hôpital, par exemple.

L'UHU est le seul foyer en PACA à proposer un chenil, *"mais la plupart des SDF accompagnés d'un chien préfèrent rester dans la rue. Peut-être se sentent-ils plus en sécurité, comme gardés"*, songe Richard.

Manon Mathieu

© Ville de Marseille

Tous solidaires

17 octobre 1987, Journée Mondiale du Refus de la Misère. Ce jour-là, à l'appel du père Joseph Wresinski, 100 000 défenseurs des Droits de l'Homme se rassemblent sur le parvis du Trocadéro, à Paris, afin de rendre hommage aux victimes de la faim, de la violence et de l'ignorance. Depuis cette date, le 17 octobre de chaque année réunit, aux côtés du Samu Social de Marseille, les 42 partenaires associatifs luttant au quotidien contre la précarité. Le 13 octobre 2006, le service municipal de Marseille renomme l'événement "les Journées de la Solidarité".

En cette occasion, le Samu Social de la ville sensibilise le grand public à l'action sociale en insistant particulièrement sur les élèves des filières sanitaires et sociales et les étudiants de l'institut de Formation en Soins Infirmiers (IFSI). En parallèle de l'événement, des forums sont organisés avec les associations sur deux journées. Le but étant de permettre aux lycéens en section professionnelle de trouver un stage, au sein du Samu Social ou un poste de bénévole chez ses collaborateurs comme la Banque Alimentaire ou le CCAS (Centres Communaux d'Action Sociale). Des rencontres qui permettent également de compléter leur cursus scolaire.

L'Académie Aix-Marseille est un des soutiens majeurs depuis plus d'une dizaine d'années et a une responsabilité dans l'accès au savoir comme dans la préparation des jeunes de demain.

La construction de compétences sociales, civiques et le développement de l'autonomie sont des critères indispensables, développés par le système scolaire.
Des projets d'écriture comme le SLAM Solidarité, organisés tout au long de l'année, permettent un ancrage dans la réalité, un dépassement de soi et une prise de conscience pour ces étudiants en Zone d'Education Prioritaire (ZEP). Le principe de l'exercice consiste à écrire un slam sur le monde du Samu Social et la situation des sans-abri. Un processus de découverte et d'immersion au préalable est nécessaire pour pouvoir, par la suite, retranscrire les impressions sur le papier. La Maison d'Arrêt de Luynes et l'Etablissements Pénitentiaire pour Mineurs (EPM) participent aussi à ce type d'activités d'écriture, avec l'aide d'intervenants spécialisés.

© Ville de Marseille

© Ville de Marseille

Le fonds caritatif OM Attitude, partenaire incontestable depuis 2001, est un instrument de communication très porteur auprès du grand public. Lors de la journée de la solidarité, un reportage sur le Samu Social et ses actions est réalisé pour que les Marseillais découvrent en vidéo le déroulé de l'événement. Une démarche valorisante permettant de connaître ce dispositif spécifique dans la lutte contre l'exclusion. OM Attitude participe aux différents forums organisés durant la journée et en profite pour inciter les jeunes supporters à participer aux collectes du Samu Social, organisées tout au long de l'année.

Estelle Barlot et Florent Riganelli

Noël dans la rue

Entre 350 et 500 colis de Noël sont distribués lors des maraudes, sur la période du 15 décembre au 15 janvier. Pendant les fêtes de fin d'année, le Samu Social se montre encore plus présent afin de renforcer le contact avec les personnes les plus démunies et bien souvent isolées, celles-ci refusant notamment d'aller dans des centres d'accueil. Les colis sont confectionnés au sein du Samu Social avec l'aide des différents partenaires associatifs et de jeunes étudiants. Des paquets supplémentaires de nourriture ou de vêtements peuvent également être conçus pour certaines associations à l'attention de familles dans le besoin. Enfin, lors de la veillée de Noël, le 24 décembre, le Samu Social, accompagné du Maire de Marseille et de nombreux élus, rend visite aux résidents de l'Unité d'Hébergement d'Urgence de la Madrague-Ville et à ceux de la Fondation de Saint-Jean de Dieu afin de distribuer de nouveaux colis et passer quelques moments avec eux en cette période si délicate.

E.B. F.R.

© Ville de Marseille

© Virginie Lecable

Saisons charnières

La Ville de Marseille est dotée depuis 2007 d'un dispositif permanent d'urgence sociale, adapté aux saisons.

Ce mécanisme exceptionnel, déclenché par le Préfet de Région, est activé par le Samu Social. Il consiste à mettre en place une structure d'hébergement au plus vite après l'alerte. Les équipes de maraudes sont parfois renforcées par la participation de médecins EPRUS réservistes qui procurent des soins médicaux supplémentaires aux sans-abri.

Le Samu Social de Marseille répond également aux besoins en eau, nécessaire tant en période de grand froid qu'au moment de la canicule : entre 15 000 et 18 000 bouteilles d'eau et près de 30 000 doses de cafés, thés et chocolats, sont distribuées chaque année.

E.B. et F.R.

Urgence sociale 115

SAMU SOCIAL	115
SAMU MEDICAL	15
PC DU SAMU SOCIAL VILLE DE MARSEILLE	04 95 04 58 53
SERVICE DE LA SANTE PUBLIQUE ET DES HANDICAPES - CENTRE DE VACCINATION VILLE DE MARSEILLE	04 91 55 32 84
SMUR	112
URGENCES SANITAIRES	0413 55 80 00
POMPIERS	18
POLICE	17
ALLO ENFANCE MALTRAITEE	19
DROGUE INFO SERVICE	0 800 231 313
SIDA INFO SERVICE	0 800 840 840
HEPATITES INFO SERVICE	0 800 845 800
ALLO ALZEIMER	0 811 740 700
SOS FEMMES	04 91 24 61 50
SOS VOYAGEURS	04 91 62 12 80
SOS INFRACTUS	04 91 49 91 91
ENFANTS DISPARUS	116 000
CENTRE ANTI POISON - TOXICOVIGILANCE	04 91 75 25 25
CENTRE REGIONAL INFO - PREVENTION SIDA	04 91 59 83 83
CENTRE D'ACCES AUX DROITS DES ETRANGERS	04 91 62 72 93
OBJETS TROUVES	04 91 14 68 97
DIRECTION PMI - SANTE PUBLIQUE -CG13	04 13 31 69 14
CENTRE DE LUTTE ANTI TUBERCULOSE - CLAT CG13	04 13 31 75 50
CIDAG - CIDDIST - SAINT ADRIEN	04 13 31 56 78
CENTRE DE PLANNIFICATION - EDUCATION FAMILIALE CG13	04 13 31 69 44
MEDECINS DU MONDE	04 95 04 56 00

Hôpitaux	Numéro de téléphone
Direction générale des Hôpitaux de Marseille	04 91 38 00 00
Hôpital de la Conception - 147, Boulevard Baille, 13005 Marseille	
Service des Grands brûlés	04 91 38 39 38
Urgences adultes	04 91 38 29 63 / 62
Urgences psychiatriques	04 91 43 50 14/15
Pass Rimbaud - 136, Rue Saint-Pïerre, 13005 Marseille	04 91 38 13 33
Hôpital Nord Chemin des Bourrely, 13015 Marseille	
Urgences ophtalmiques (du 1er au 15)	04 91 96 47 77
Urgences psychiatriques	04 91 96 49 56 04 91 96 60 06
Pass adultes	04 91 96 49 97
Pass mères-enfants	04 91 96 49 58
Hôpital Timone - 264, Rue Saint-Pierre, 13005 Marseille	
Urgences ophtalmiques (du 16 au 31)	04 91 38 65 45
Pass adultes	04 91 38 46 09
Pass enfants (Mercredi)	04 91 38 78 79
Pass dentaire (Mardi et Vendredi)	04 91 38 81 23

Partenaires référencés dans ce livret	Numéro de téléphone
Association des Marseillais Solidaires des Morts anonymes 10 Rue d'Austerlitz, 13006 Marseille	06 67 51 67 38
Les Equipes Saint-Vincent Marseille-Ville 12 Rue d'Austerlitz, 13005 Marseille	04 91 80 57 27
Fondation Saint-Jean de Dieu – CHRS Forbin Angle Rue d'Hozier/Massabo, 13002 Marseille	04 91 91 19 45
Banque alimentaire des Bouches-du-Rhône 116 Boulevard de la Pomme, 13011 Marseille	04 91 50 53 34
Association A.N.D.E.S La Banaste de Marianne Box 501, Avenue du Marché National, 13014 Marseille	04 84 26 81 54
Théâtre du Têtard 33 Rue Ferrari, 13005 Marseille	04 91 47 39 93
Association la Caravelle 27 Boulevard Merle, 13012 Marseille	04 91 47 39 93
Centre Fontainieu 20 Chemin du Fontainieu, 13014 Marseille	09 66 43 49 93
Centre Jane Pannier 1 Rue Frédéric Chevillon, 13001 Marseille	04 91 62 28 83
UHU La Madrague 110, Chemin de la Madrague Ville 13015 Marseille	04 91 95 92 31
Gymnase Santi 11 Traverse Santi 13015 Marseille	
Fondation de l'Armée du Salut - Centre pour femmes St-Louis 14 Chemin Ruisseau Mirabeau, 13016 Marseille	04 91 69 31 13
Lycée de la Viste 30 Traverse Bonnet, 13015 Marseille	04 91 65 90 40
Fondation de l'Armée du Salut - Résidence William Booth - "Le Hameau" 190, rue Félix Pyat, 13003 Marseille	04 91 02 49 37
Les croquettes du coeur 62 rue de l'abondance 69003 Lyon	06 87 95 35 52
SOS Voyageurs Quai A - Gare Saint-Charles, 13001 Marseille	04 91 62 12 80
AG2R LA MONDIALE 485 Avenue du Prado, 13008 Marseille	09 74 50 12 34
Épicerie Solidaires Endoume 285 Rue d'Endoume, 13007 Marseille	04 91 52 08 63

© Ville de Marseille

Ce livret "Samu Social, Ville de Marseille" a été conçu, écrit et réalisé par les étudiants de 3e année de l'Institut Européen de Journalisme de Marseille, parrainés par Olivier Vergniot pour la rédaction, par Alexandre Jacquin pour la maquette et la mise en page (journalistes enseignants à l'IEJ), soutenus et accompagnés par la communication du Samu Social de la Ville de Marseille.

Rédaction en chef : Manon Mathieu
Secrétariat de rédaction : Elise Lasry, Mathieu Lauricella, Romain Risso
Equipe de rédaction : Estelle Barlot, Sradhanjali Kootungal, Elise Lasry, Mathieu Lauricella, Renaud Levantidis, Guillaume Lopez, Manon Mathieu, Jérôme Olivari, Florent Peyre, Elisa Philippot, Florent Riganelli, Romain Risso, Simon Viens.

Retrouvez aussi le site Internet de ce magazine :
www.ecs-marseille.com
Supervisé par Paul Goiffon, web-journaliste
Rédactrice en chef : Sradhanjali Kootungal
Rédacteur adjoint web : Renaud Levantidis
et l'ensemble de l'équipe de rédaction

Samu Social - Ville de Marseille

10 Boulevard Ferdinand-de-Lesseps - 13003 Marseille - 04 95 04 58 50

Découvrez le Samu Social Ville de Marseille sur **www.marseille.fr**

IEJ Marseille - juin 2014 / Photographies : Ville de Marseille - Virginie Lecable -Canèle Bernard